MIHÁLY KÁROLYI ET LE VOYAGE DE SAINT PÉTERSBOURG

(L'idée d'une alliance russo-hongroise en 1914)

par

ISTVÁN DOLMÁNYOS

Chaire d'Histoire d'Europe Orientale, Université Loránd Eötvös, Budapest

(Remis le 30 avril 1962)

Le Parti de l'Indépendance Hongrois n'avait entrepris, durant les quatre décennies des son existence aucun acte audacieux dans le domaine de la politique extérieure. Le terrain glissant du ,,développement" du dualisme n'offrait, certes, pas un sol fertile à la politique extérieure. Bien que le Parti ait critiqué maintes fois la diplomatie de la Monarchie, la majorité de ses membres – (la fraction dirigée par Ferenc Kossuth) avait gardé la fidélité – à part quelques objections d'ordre secondaire – à l'idée de l'alliance allemande. Même le groupe minoritaire de Gábor Ugron et Lajos Holló ne s'est tourné de façon décisive contre la politique de lisière de la Ballhausplatz, bien qu'il fût fort mécontent de l'extension de l'influence allemande. L'unique tentative du Parti dans le domaine de la politique extérieure, qui mérite d'être notée, c'était l'action francophile indécise de Gábor Ugron, à la fin du siècle. Cette tentative, vu son caractère personnel et isolé, n'avait rencontré cependant aucun accueil favorable dans les milieux gouvernementaux français.

Tandis que le rôle de la France ait été jugé grosso-modo uniformément dans les déclarations et manifestations du Parti de l'Indépendance, l'appréciation de la Russie avait subi des changements importants au cours des années. A l'époque de l'alliance ,,des trois empereurs", c'est-à-dire au temps de l'alliance de la Monarchie Austro-Hongroise et de la Russie, chaque acte d'opposition notable équivalait à une prise de position contre la Russie officielle et l'alliance écrite des Habsbourg et des Romanov.

Pour caractériser l'attitude du groupe d'Ugron à ce temps-là, groupe plus actif dans les questions de la politique extérieure, notons qu'au cours de la guerre russo-turque de 1877 – 1878, Gábor Ugron et ses adeptes, défiant la déclaration de neutralité de la Monarchie, essayaient d'attaquer dans le dos les troupes tzaristes. Cette entreprise armée de caractère privé aurait dû être réalisée à partir de la Transylvanie.

Le ralâchement des liens d'alliance entre l'empereur autrichien et le tzar russe, puis le rapprochement marqué de la France et de la Russie ont créé une situation nouvelle. La francophilie prononcée du groupe d'Ugron conduisait, bon gré-mal gré, à une sympathie envers les Russes. Il est vrai qu'au tournant du siècle, au temps de son action francophile mentionnée, Gábor Ugron lui-même avait attaqué à maintes reprises la Russie officielle, mais ses adeptes

ont révisé plus ou moins ouvertement la position antérieure du Parti. A partir du début du nouveau siècle, on rencontre souvent des allusions amicales relatives aux rapports historiques russo hongrois et à la politique extérieure de la Russie tzariste, ceci même dans les rangs de la fraction de Kossuth. Lors des débats parlementaires sur le budget de la guerre et des actes plus importants de la Monarchie dans le domaine de la politique extérieure, le Parti de l'Indépendance n'avait presque jamais omis de minimiser le danger d'une attaque russe éventuelle et de mettre en relief les gestes, pris pour hungarophiles, de la politique extérieure tzariste. Cependant, rien ne laisse entrevoir que le Parti en eût tiré des conclusions concrètes, relatives à la rupture de l'alliance allemande ou à un rapprochement éventuel russo-hongrois[1].

Sous ce rapport, ce n'est que la crise politique, qui s'était précisée avant la Première Guerre mondiale qui avait apporté de nouveaux changements. Les chercheurs de l'histoire de la littérature hongroise ont déjà, depuis longtemps, attiré l'attention sur un article du poète Endre Ady, daté de 1914. Cet article, sur lequel nous reviendrons encore en détail, commente d'un ton chaleureux l'idée d'une alliance russo-hongroise, par rapport à un projet de voyage des députés du Parti de l'Indépendance. Ce projet de voyage fut celui de Saint-Pétersbourg. A l'avis d'Ady, cette alliance eût été apte à parer à l'influence allemande et à renforcer l'indépendance et la démocratisation de la Hongrie.

Les circonstances historiques de l'action du Parti de l'Indépendance Hongrois n'ayant pas été mises à jour jusqu'aujourd'hui, la prise de position d'Endre Ady ne pouvait être appréciée à sa juste valeur. Le projet de voyage de Saint-Pétersbourg est d'autant plus digne de l'intérêt des historiens, qu'il s'agit ici d'une initiative de politique extérieure insolite dans la vie du Parti de l'Indépendance et fort instructive pour le jugement des rapports historiques russo-hongrois. Le fait, aujourd'hui déjà peu connu: qu'en Hongroie – au seuil d'une guerre anti-russe – des facteurs politiques importants et des masses considérables témoignaient une disposition russophile déclarée, suffit, à lui seul, d'éveiller l'intérêt des investigateurs.

La présente étude analysera l'écho du projet de voyage de Saint-Pétersbourg en Hongrie même, la place qui lui revient dans l'histoire des rapports russo-hongrois, et l'évolution des conceptions de politique extérieure du Parti de l'Indépendance, évolution qui pouvait être observée dans le premier semestre de 1914. Des recherches ultérieures devront mettre en lumière l'écho russe de cette action et l'effet qu'elle avait exercé sur les milieux diplomatiques internationaux.

1. L'opinion publique hongroise prend conneissance du projet de voyage de Saint-Pétersbourg (Mars, première quinzaine d'avril 1914)

Au printemps de 1914 la situation politique était caractérisée en Hongrie par une lutte acharnée entre le gouvernement du Parti du Travail et les députés de l'opposition, composée des Partis de l'Indépendance, du Peuple et d'Andrássy, ainsi que du Parti social-démocrate, dont les députés avaient soutenu, sous certaines conditions, le groupe d'Andrássy. István Tisza, depuis des années leader du Parti du Travail, puis chef du gouvernement, s'efforçait de contenir les mouvements populaires par des mesures répressives sévères au

[1] Pour l'action francophile d'Ungron et les déclarations du Parti de l'Indépendance, relatives aux questions russes, voir István Dolmányos: De l'histoire de l'opposition parlementaire hongroise (A magyar parlamenti ellenzék történetéből), 1901—1904, Budapest, 1963.

cours des mois d'hiver. Il n'avait pas ménagé, non plus, l'opposition des bourgeois et des grands seigneurs féodaux. Ses efforts ont été couronnés de succès sous plusieurs rapports, ce qui venait se surajouter à l'exaspération de l'opposition.

L'opposition battue sur les champs de bataille de la politique intérieure, brûlait du désir de prendre sa revanche. Cependant, n'étant pas partisane des solutions révolutionnaires, elle ne pouvait pas mobiliser dans ce sens les larges masses populaires. Au lieu de la lutte des masses, l'opposition devait donc chercher d'autres moyens. Elle les a trouvés dans les discussions et les actions de politique extérieure, favorisées par l'atmosphère internationale, chargée au point d'exploser. Une action menée dans le domaine de la politique extérieure s'avérait d'autant plus nécessaire et promettait d'autant plus de succès que les événements des guerres balkaniques avaient irrité toutes les deux tendances de l'opposition parlementaire.

Le groupe de Justh-Károlyi avait reconnu sous maints rapports le caractère aventurier et anti-hongrois de la politique extérieure belliqueuse de la Monarchie. En plus, pondérant les chances des blocs des puissances impérialistes, il s'est rendu de plus en plus compte de la faiblesse et des controverses internes des puissances centrales.

Même les amis les plus fervents de l'alliance allemande ont été minés de doutes et de mécontentement, car au temps du grand conflit, la Monarchie n'avait pas obtenu l'appui allemand, sur lequel elle comptait. Ce fait servait de bon prétexte à la fraction d'Apponyi du Parti de l'Indépendance et au groupe d'Andrássy que, misant sur le problème russe et mettant à profit les discussions de politique extérieure, ils s'en prennent non seulement au gouvernement Tisza, mais aussi au gouvernement allemand.

L'initiative provenait de la force principale de l'opposition parlementaire, du Parti de l'Indépendance. Les membres de l'ancien parti de Justh (en majorité les députés de la fraction d'Ugron) avaient exigé, au sein du Parti de l'Indépendance Réuni, une critique plus sévère de la politique extérieure de la Monarchie. Les changements survenus dans la direction du Parti ont favorisé temporairement la prise de terrain de cette tendance. Le Parti Réuni fut placé sous la co-présidence du Ferenc Kossuth et de Gyula Justh. Cependant, comme ces deux personnalités souffraient de maladies graves, la direction effective du Parti passa de plus en plus aux mains du comte Mihály Károlyi, élu comme président administrateur. Le jeune politicien ne pouvait pas se soustraire à la grande influence qu'avait exercé sur lui le rassemblement des partis mécontents de la politique extérieure de la Monarchie[2] et au temps de la maladie de Justh le monde le considérait déjà comme le porte-parole du groupement en question.

L'action, dépassant l'importance des déclarations et des protestations antérieures, s'amorça par le voyage de Mihály Károlyi à Paris, en octobre 1913. Cette visite équivalait à une manifestation ouverte contre la Triple-Alliance. Dans ses mémoires, Károlyi souligne que ses entretiens parisiens ont été prévus également pour chercher le rapprochement et la prise de contact avec la Russie, mais que cette conception ne pouvait être avouée ouvertement à l'opinion publique hongroise, formée par une propagande anti-russe consciente donc pas assez mûre et pas assez préparée pour accepter une volte-face pareille.[3]

[2] „Igazmondó", le 16 mai 1914, p. 2.

[3] Michael Graf Károlyi: Gegen eine ganze Welt. Mein Kampf um den Frieden, München, 1924. pp. 81, 88.

A ce temps-là, les conceptions russes n'intéressaient guère les masses du Parti et le grand public s'occupant des problèmes de politique extérieure et qui n'apprit même pas qu'après sa visite en France, le président administrateur du Parti de l'Indépendance désirait se rendre à Saint-Pétersbourg. Vu que la soeur de Mihály Károlyi (la comtesse Festetich) était l'épouse du comte Frigyes Szapáry, à cette époque ambassadeur de la Double-Monarchie à Saint-Pétersbourg, Károlyi voulait faire passer le voyage projeté pour une simple visite de courtoisie[4].

En février 1914, Mihály Károlyi, au lieu de se rendre en Russie, avait pris le chemin vers les Etats-Unis d'Amérique. Ce voyage américain a détourné momentanément l'attention de l'opinion publique du voisin oriental de la Monarchie.

Le projet du voyage de Saint-Pétersbourg s'est cependant peu à peu ébruité. Les politiciens du Parti du Travail et les bonzes des affaires extérieures de la Monarchie avaient suivi, jusqu'alors, avec une inquiétude déclarée et une colère de plus en plus prononcée, les entretiens occidentaux du président administrateur du Parti de l'Indépendance. C'est avec une sensibilité encore plus marquée qu'ils ont réagi contre ses projets relatifs à la Russie. Aussi le quotidien soi-disant „populaire" du gouvernement avait-il mis au centre des attaques dirigées contre Mihály Károlyi l'accusation de la russophilie. Ceci vers la fin du mois de février[5].

Plus que les rumeurs incontrôlables, les déclarations faites du côté de l'opposition après le départ de Károlyi à l'adresse de la Russie, avaient profondément impressionné la vie politique hongroise. Géza Polónyi, dans une de ses interventions parlementaires, avait p. ex. fait connaître aux députés un des articles du numéro du 7 mars du quotidien russe „Novoje vremja". L'article en question, traitant des rapports historiques russo-hongrois, avait mis l'accent sur les tendances amicales et avait sommé les politiciens hongrois de se tourner contre l'Autriche. Polónyi, qui s'est déclaré d'accord du contenu de l'article, est allé plus loin encore. Il a invoqué l'exemple de la Roumanie et a souligné que „il est confirmé que même les nations moins nombreuses sont capables de conserver leur liberté d'action et leur indépendance sans la tutelle de l'Autriche et sans la Triple-Alliance". Il a formellement accusé les journaux gouvernementaux en déclarant qu' „ils s'efforcent de créer une atmosphère russophobe en Hongrie, afin de justifier et de faire accepter au préalable les recrutements et l'augmentaton des charges imminents". En terminant, il a fait l'éloge des mérites du Mihály Károlyi qui „dans l'intérêt judicieusement conçu de la nation avait enfin porté atteinte à l'évangile inviolable de la Triple-Alliance. . . ."[6]

Les déclarations faites par la fraction de Károlyi du Parti de l'Indépendance dans le domaine de la politique extérieure, déclarations dans lesquelles il

[4] Voir à ce sujet la déclaration de Károlyi: „Magyarország", le 1er mai 1914, p. 3. Conf.: „A Nap", le 8 avril 1914, p. 1.

[5] „Igazmondó", le 21 février 1914, p. 5.

[6] Journal de la Chambre des députés (dans les suivants: JCd), session commencée le 21 juin 1910, tome 23, Budapest, 1914. pp. 96, 122—123, le 18 mars 1914. La vie désorganisée des partis parlementaires de l'époque est bien caractérisée par le fait que Géza Polónyi qui en ce temps-là n'avait pas appartenu formellement au Parti de l'Indépendance (c. f. „Népszava", le 21 avril 1914, p. 4.), avait fait réitérément des déclarations au nom de ce parti. Il se disait, toujours „membre" du Parti de l'Indépendance (p. ex. JCd, tome 24, p. 171.) et le parti l'a traité en tant que membre et a même voté une motion de blâme contre lui — dont nous parlerons plus tard.

revenait une part toujours plus grande à la Russie, avaient effrayé le gouvernement du Parti du Travail, d'autant plus que le Parti populiste et les autres groupements de l'opposition ont soutenu un certain temps, malgré leurs reserves, l'action des „indépendants". L'organe central du Parti populiste avait posé, à ce temps, la question ironique au gouvernement du Parti du Travail „Les trouvères de la liberté hongroise (à savoir les adeptes de Tisza) pourquoi entonnent-ils des chansons d'amour vers l'Allemagne et pourquoi ces accords sombres quand leur regard se tourne vers la Russie ?". Certes, le journal n'a laissé aucun doute sur ce que son parti reste attaché à la Triple-Alliance, ce qui ne l'empêchait nullement de suivre avec compréhension les actes du Parti de l'Indépendance. C'est que les dirigeants du Parti du Peuple voyaient outrés les intérêts estimés par eux et trouvaient qu'en Hongrie "la politique gouvernementale du Parti du Travail contribue à augmenter les sentiments russophiles."[7] Les déclarations ultérieures des dirigeants du Parti du Peuple témoignent du même jugement des événements.[8]

La campagne pro-russe de l'opposition a été particulièrement renforcée lors de la visite de Guillaume II à Schönbrunn et au château de Miramare. Ce fut le comble. István Tisza a jugé nécessaire d'engager la contre-offensive. Il a commencé par attaquer l'opposition dans le parlement, en l'accusant de chantage politique. Il a posé la question: „A quoi bon cette coquetterie avec la Russie et cette prise de position contre la Triple-Alliance ? Cela ne sert à rien d'autre qu'à démontrer que le mécontentement créé en Hongrie par ce gouvernement maudit (rires) ébranle même notre attachement fidèle à la Triple-Alliance. Et sur ce terrain leur imagination les emporte au-delà de Vienne, jusqu' aux portes de Berlin."[9]

L'acte suivant d'István Tisza fut la publication d'un article, richement commenté, paru dans le journal „Igazmondó". Déjà la forme de l'attaque avait suscité l'intérêt. Il n'était pas d'usage que les chefs des gouvernements fassent du journalisme, moins encore dans les soi-disant journaux populaires, fort méprisés par le monde de l'époque. Si pourtant il arrivait à un premier de saisir la plume, il est presque certain que cela n'était pas pour divulguer ses conceptions de politique extérieure. István Tisza fit juste le contraire. Son article, intitulé „L'empereur allemand à Vienne" (A német császár Bécsben), fut consacré entièrement à la politique extérieure. Avec son fanatisme habituel, et sans la réserve usuelle, indiquée dans les affaires extérieures, il a fait l'éloge de l'armée allemande, en sous-estimant le pouvoir militaire des grandes puissances faisant face à l'Allemagne. Avec ce ton hautain il espérait pouvoir mettre fin dans le pays à la propagation de l'atmosphère hostile à la Triple-Alliance. Il est allé jusqu'à hasarder la constation qu'en cas d'ambitions russes trop voraces deux-cinquièmes de l'armée allemande suffiront à contenir la Russie.

Tisza se servait d'une tactique habile pour diviser l'opposition. Il adressait ses plus violentes contre les politiciens du Parti de l'indépendance qui n'avaient pas prêté serment de fidélité à la Triple-Alliance. Il leur opposa les politiciens

[7] „Alkotmány", le 24 mars 1914, p. 1. „La nation hongroise et la Triple-Alliance" („A magyar nemzet és a hármasszövetség").

[8] V. la déclaration du comte Aladár Zichy dans le numéro du 15 avril 1914 de „Magyarország", pp. 4—5: „Le comte Aladár Zichy contre la Triple-Alliance" (Zichy Aladár gróf a hármasszövetség ellen) et la déclaration de István Rakovszky dans le numéro du 18 avril du même quotidien, p. 6.: „La situation" (A helyzet).

[9] JCd, tome 23, p. 200, le 20 mars 1914.

„plus mûrs et mieux qualifiés": Gyula Andrássy, Albert Apponyi et leurs partisans, fidèles à l'idée de l'alliance allemande. Cependant, il adressa un avertissement à ces derniers aussi. A mots couverts il répéta l'accusation qu'en donnant de temps en temps trop de liberté à certains membres d'ordre secondaire de l'opposition ils faisaient du chantage politique.[10]

La réponse vint d'un côté inattendu. La presse mondiale – par l'intermédiaire des agences de presse allemandes – avait reproduit l'article de Tisza. Les journaux de Paris et de Saint-Pétersbourg avaient commenté avec indignation l'article soudard du premier hongrois, en exigeant une mise au point de la part de la Monarchie. La façon de s'exprimer de Tisza avait choqué même les milieux viennois. Le 1er avril Tisza devait se rendre à Vienne, afin de discuter avec le ministre des affaires étrangères de la Monarchie, Berchtold, les modalités diplomatiques de l'aplanissement de l'affaire. Le comte Frigyes Szapáry, ambassadeur de la Double-Monarchie à Saint-Pétersbourg, qui à ce moment séjournait en Hongrie, dut regagner son poste – après une entrevue avec Tisza – pour réparer les dégâts par l'article contesté.[11]

La presse officielle hongroise avait passé sous silence ou avait démenti qu'il y eût un rapport entre le voyage de Tisza à Vienne et l'article paru dans le quotidien „Igazmondó". Les événements ultérieurs ont cependant prouvé que le premier hongrois avait reçu à Vienne un avertissement et qu'il dut s'obliger à une réparation. Les journaux gouvernementaux viennois et budapestois avaient essayé de détourner l'attention de l'opinion publique de cet incident par une ruse tactique. Ils prétendaient que l'inquiétude des puissances étrangères n'avait pas été éveillée par l'argumentation de Tisza, mais par une erreur de traduction déplorable. L'envoyé spécial d'un journal viennois qui avait traduit le mot hongrois „ambition" par „mégalomanie" (Grossmannsucht)[12] en fut rendu responsable.

Le caractère factice de cette explication est plus qu'évident. Quelques jours après, István Tisza fit publier un nouvel article de politique extérieure dans „Igazmondó", et dans un style plus habile, il répara la faute commise. „Son Altesse Sérénissime, le Tzar des Russes lui-même, mais en général tous les facteurs responsables de la politique extérieure russe – disait-il – suivent aujourd'hui une politique plus judicieuse et plus claire qui ne nous met point en opposition et ne suscite pas le danger de la guerre. Nous autres Hongrois, nous en prenons note avec joie et satisfaction et de notre part, faisons volontiers tout pour renforcer notre entente".[13] C'est donc par une russophilie masquée que Tisza tenta de parer à une orientation russophile éventuelle du Parti de l'Indépendance.

Il va sans dire que la presse de l'opposition avait assuré la plus grande publicité possible aux différends créés par l'article de „Igazmondó". Après le second article de Tisza, équivalan à une mise au point, c'est avec une joie maligne et une ironie acerbe qu'elle avait posé la question au chef du gouvernement: est-il vrai que le tzar russe avait demandé son admission au Parti

[10] „Igazmondó", le 28 mars 1914, p. 2. Dans les sillons de Tisza, ce quotidien n'avait pas cessé d'attaquer régulièrement Géza Polónyi et Mihály Károlyi, ces amis des „moscovites." Voir p. ex. le numéro du 4 avril 1914, p. 3.

[11] „Népszava", le 2 avril 1914, p. 2.

[12] V. p. ex. „Igazmondó", le 4 avril 1914, p. 2.

[13] „Igazmondó" le 11 avril 1914, pp. 2—3. „Encore des affaires étrangères" (Megint a külügyekről).

du Travail Hongrois dans l'intervalle de temps qui séparait la publication des deux articles ?[14]

Le fait qu'une partie des dirigeants oppositionnels, mécontente de la Triple-Alliance, pensait à un rapprochement hungaro-russe, devint conscient dans les masses de la population justement par suite de la tempête soulevée par l'article de Tisza, publié dans „Igazmondó". Durant quelques semaines, cette possibilité fut le thème principal des masses s'intéressant à la politique.

Il s'entend donc que rentré d'Istrie, Gyula Justh devait faire aussitôt une déclaration de politique extérieurs. „S'ils ont attaqué la Triple-Alliance, on ne peut que les en féliciter" – déclarait le président très populaire du Parti de l'Indépendance, parlant de l'action de la fraction de Károlyi. Un armement sans pareil et la terreur politique régnant en Hongrie prouvaient suffisamment dans les yeux de Justh que la politique de cette alliance n'arrivait pas à promouvoir les intérêts hongrois. A l'avis de Justh, la politique hongroise était à la croisée des chemins. „Nous devons chercher à faire prévaloir les intérêts vitaux de la nation, si possible au sein de la Triple-Alliance, mais si cela n'est pas possible – et les événements antécédents prouvent qu'il en est ainsi – alors au sein d'une autre alliance." La Hongrie doit se rapprocher des Etats balkaniques, c'est avec eux qu'il faut trouver une certaine entente.[15] Bien que cette déclaration ne fasse pas encore mention de la Russie, l'écho de la conception de Justh, contraire à la Triple-Alliance, a été grand, car durant des décennies il avait appartenu aux plaideurs fervents du Triplice.

Le président du Parti de l'Indépendance n'avait pas encore fait mention du voyage de Saint-Pétersbourg, mais lors de la publication de sa déclaration le journal gouvernemental „Az Ujság" crut savoir que les députés de la fraction de Károlyi avaient l'intention de se rendre à la capitale russe et qu'ils prenaient parti pour une triple-entente et tout spécialement pour l'alliance russe.[16] Le quotidien du boulevard „A Nap", formellement indépendant mais proche de la fraction de Justh, appuyait cette information dans une certaine mesure, en reconnaissant qu'avant son voyage américain, Károlyi avait voulu se rendre, en effet, en Russie. Et „A Nap" de continuer: „actuellement on ignore encore l'état des projets concernant l'excursion proposée en Russie. On ne peut savoir si c'est un simple projet ou un réel désir. Mais, quoi qu'il en soit, il s'agit-là certainement d'une affaire sérieuse et importante, car le gouvernement en est sensiblement agacé et effrayé".[17]

L'opinion hésitante du comité de rédaction du quotidien „A Nap" fait contraste avec la déclaration de Lajos Beck, directeur-administrateur du Parti de l'Indépendance, et de Márton Lovászy, membre du présidium du même parti, publiée dans le même numéro. Lovászy y déclare carrément qu'il ne sait rien du voyage de Saint-Pétersbourg, il n'en a pas entendu parler. Lajos Beck va un peu plus loin, mais sa déclaration reste, elle aussi, négative. „Un telle idée ne s'est formée ni officiellement, ni sous une forme quelconque. Il est vrai, qu'au cours de nos causeries nous avons parlé également de la possibi-

[14] „Magyarország", le 12 avril 1914, pp. 7—8. „Le vainqueur des moscovites en défensive" (Meghátrált a muszkaverő).

[15] „A Nap", le 7 avril 1914 p. 3. „Justh contre la Triple-Alliance" (Justh a hármasszövetség ellen). La déclaration donnée au quotidien „A Nap" fut reproduite par „Magyarország" aussi; numéro du 7 avril 1914, p. 5. (Cf. avec l'erratum de la page 5 du numéro du 8 avril.)

[16] „Az Ujság", le 7 avril 1914, pp. 3—4. „Fraternisation hungaro-moscovite" (Magyar-muszka barátkozás).

[17] „A Nap", le 8 avril 1914, pp. 1—2. „Vers la Russie ? !" (Föl Oroszországba ? !).

lité éventuelle d'une excursion en Russie, mais je n'y vois rien de particulier, car entre les grandes nations cultivées les visites réciproques des députés parlementaires sont une habitude généralisée. Ces pourparlers — je le répète — n'ont cependant pris aucune forme concrète, de sorte qu'il serait prématuré de parler aujourd'hui de l'existence d'un tel projet sérieux."[18]

Le ton des déclarations et le commentaire de la rédaction dévoile une divergence nuancée qui laisse entrevoir déjà des différends au sein du Parti de l'Indépendance. La déclaration de Beck et celle de Lovászy ont été publiées aussi par le quotidien „Magyarország", avec la remarque suivante: „Nous-mêmes, nous ne savons rien d'une visite éventuelle à Saint-Pétersbourg, et à notre savoir personne n'avait envisagé jusqu'à ce jour la possibilité d'une telle excursion."[19]

Les démentis zélés n'ont pas réussi à désarmer les journaux autrichiens et la presse gouvernementale hongroise. Dans son numéro du 8 avril, „Neue Freie Presse" commente la déclaration de Justh et accuse le président du Parti de l'Indépendance Hongrois (bien que, comme nous en avons déjà parlé, Justh n'ait pas fait mention de la Russie) de vouloir pousser la Hongrie dans les bras de la Russie et de mener une politique slavophile. Cette attaque avait contraint Gyula Justh de reprendre la parole. Il remit au collaborateur du quotidien „Világ" un nouvelle déclaration, disant: „Je n'ai jamais dit que j'étais un slavophile ? Certes, j'ai criptiqué et je continuerai à critiquer la Triple-Alliance du point de vue des intérêts de la Hongrie." Puis il ajouta qu'il était partisan d'une alliance „dans laquelle les intérêts hongrois sont promus et non pas opprimés. Si cela est possible au sein de la Triple-Alliance, qu'on y reste. Moi, je ne suis pas un ennemi dogmatique de ce groupement, mais je n'en suis pas un adepte fervent, non plus. Mais actuellement la Hongrie est menée à la lisière de la politique allemande." La déclaration fait mention, entre autres, du projet de la confédération danubienne de Kossuth, et suggère un rapprochement dans ce sens vers les Etats balkaniques. Il est intéressant, de noter que dans cette deuxième déclaration Gyula Justh, n'a toujours pas mentionné la Russie . . .[20]

La seconde déclaration de Gyula Justh avait fourni d'à-propos à la presse du Parti de l'Indépendance de revenir sur le projet de voyage de Saint-Pétersbourg. Quant à „Magyarország", ce quotidien maintenait son avis préalable, qualifiant de canard les rumeurs répendues, mais il ajouta que le rapprochement hungaro-russe s'imposait. „La dernière crise balkanique — peut-on lire dans ce journal — dont les charges retombaient sur les épaules hongroises, nous a donné la ferme conviction que la paix de la Monarchie ne pouvait être garantie qu'au prix d'une entente avec la Russie."

Dans la suite, le quotidien fournit un témoignage digne d'intérêt: „Ce fut réellement l'action du groupe de Károlyi qui amena Berchtold et ses adeptes à

[18] Idem.

[19] „Magyarország", le 8 avril 1914, pp. 2—4. Le jour suivant, ce quotidien avait nié encore plus nettement le projet d'un tel voyage: „Nous avons déjà déclaré hier que nous ignorons complètement l'existence d'un tel projet, et aujourd'hui, après des recherches poussé à fond, nous sommes arrivés à la conclusion que les rumeurs y relatives sont dénuées de tout fondement. Au sein de la direction du Parti de l'Indépendance une telle possibilité n'a été même pas envisagée., Idem, le 9 avril, p. 2.

[20] „Világ", le 10 avril 1914, p. 3. „Le Parti de l'Indépendance et la Triple-Alliance" (A függetlenségi párt és a hármasszövetség). Le lendemain, Justh avait remis au quotidien „Neues Wiener Journal" une déclaration identique à celle publiée le 12 avril, page 8. par „Magyarország": „Gyula Justh de la Triple-Alliance" (Justh Gyula a hármasszövetségről).

se rapprocher de la Russie. C'est ainsi que Vienne chercha à devancer Budapest." Par cette allusion, la rédaction de „Magyarország" reconnut indirectement que la fraction de Károlyi s'occupait du projet d'une initiative vis-à-vis de la Russie.[21]

Le quotidien „A Nap" a poussé les choses plus loin encore. „On mande de source gouvernementale, par Saint-Pétersbourg, que les députés du Parti de l'Indépendance n'ont reçu aucune invitation des milieux politiques russes et pour des raisons inconnues, l'excursion en vue n'aura pas lieu. Cette nouvelle n'exprime cependant que le voeu du Parti du Travail et du ministre des affaires étrangères."[22] — lit-on dans un des éditoriaux. Ce journal proche de Justh a donc nettement contrecarré la source d'information gouvernementale, en affirmant que les députés indépendants avaient reçu réellement une invitation du côte russe, voire même il a mis en vue tout d'un coup le voyage de Saint-Pétersbourg! Dans le même numéro, le journal sépare plus clairement que d'habitude la politique d'Albert Apponyi de la prise de position des autres dirigeants de l'opposition.

Quant à Apponyi, il cessa de plus en plus de parler de préjudices et ceci dans la mesure que le mécontentement d'une partie de l'opposition contre la politique de la Triple-Alliance allait en grandissant. Il a cru devoir s'engager pour la défense de l'alliance allemande et pour le refoulement de la fraction de Károlyi au sein même du Parti de l'Indépendance. Son porte-parole, le quotidien „Független Magyarország" s'était opposé, déjà depuis les articles mentionnés de „Igazmondó", aux tendances contraires à la Triple-Alliance. Bien qu'il ait blâmé le comportement d'István Tisza, mais au premier hongrois il avait opposé le ministre commun des affaires étrangères de la Monarchie, Berchtold, dont il avait fait la louange.[23] Peu après, Apponyi avait pris personnellement la parole, comme s'il eût voulu répondre au commentaire de „A Nap".

Dans un article, publié le dimanche de Pâques,[24] il avait confirmé le fait que le mécontentement „contre la Triple-Alliance grandit de jour en jour chez certains politiciens indépendants et dans certains milieux de l'opinion publique indépendante." Mais parallèlement, il avait affirmé que la cause n'en résidait pas dans la politique de l'Alliance, mais dans celle du gouvernement Tisza. Il s'agissait donc d'une simple aberration optique, par conséquent, l'action était à mener non pas contre l'Alliance, mais plutôt contre le gouvernement. En terminant, Apponyi fit une déclaration de foi zélée sur l'autel de la Triple-Alliance. Vu que la déclaration avait été subtilement réprimandée de la part du Parti de l'Indépendance[25] au bout de quelques jours, Apponyi avait accordé un nouvel interview au reporter de „Magyarország". Quand il fut interrogé sur les effets éventuellement néfastes des différends qui le séparaient de Károlyi, il dit ce qui suit: „A mon avis, la responsabilité pour le climat ennemi à la Triple-Alliance retombe entièrement sur la politique du gouver-

[21] „Magyarország", le 11 avril 1914, p. 3. „La conscience viennoise" (A bécsi lelkiismeret).

[22] A Nap le 11 avril 1914. p. 1 — „Une attaque contre la Triple—Alliance dans la délégation" — quelques jours auparavant une nouvelle a été publiée dans la presse hongroise, sur l'invitation adressée par les députés de la „douma" au Parti de l'Independence Az Újság le 7. avril p. 3.

[23] „Független Magyarország", le 1er avril 1914, p. 1. „Tisza rédige des articles de politique extérieure" (Tisza külpolitikai cikket ír). Cf. le 8 avril, p. 1. „L'opposition et la Russie" (Az ellenzék és Oroszország).

[24] „Magyarország" le 12 avril 1914, pp. 1—3. „De la politique extérieure" (Külpolitikáról)

[25] Idem, p. 7.

nement. Il s'entend donc que cette politique n'est nullement autorisée à mettre à son profit ma conception."[26]

Dans la réalité, István Tisza n'avait jamais omis d'opposer la politique de Mihály Károlyi à l'avis des dirigeants „responsables" de l'opposition, tels que Albert Apponyi ou Gyula Andrássy.[27] Le premier savait fort bien que les politiciens du Parti de l'Indépendance qui se déclaraient pour l'alliance allemande, auraient pu devenir des alliés importants du gouvernement dans les discussions sur la politique extérieure. C'est justement cette reconnaissance qui explique l'irritation du Parti du Travail, quand ses membres considéraient la conduite d'Andrássy, d'Apponyi et de leurs adeptes en partie contraire aux intérêts de la Triple-Alliance. La presse gouvernementale avait mis au ban les éléments germanophiles de l'opposition de ne pas lutter conséquemment contre les partisans de la „quinine moscovite", de prêter leur appui aux „admirateurs des Russes", genre des Károlyi, manoeuvrant ainsi avec inconscience „les vis et les écrous délicats" de l'opinion publique nationale.[28] Les journaux gouvernementaux ont trouvé une seule explication pour cette étrange conduite: l'amour du pouvoir.

A en croire à ces publications, les dirigeants germanophiles de l'opcsition ne voulaient que renverser le gouvernement Tisza, soit en insistant sur leurs réserves, soit en stimulant de temps à autre la fraction de Károlyi. Si cela arrivait „le chef du gouvernement M. Gyula Andrássy ne devra que faire un signe, et M. le ministre Mihály Károlyi ne regardera plus jamais vers la Russie."[29] Emportés par leur critique, les quotidiens du gouvernement ont donc pris même la conduite de la fraction de Károlyi pour de simples manoeuvres tactiques et un chantage politique.

La presse gouvernementale avait, sous maints rapports, simplifié les choses. Sa critique dirigée contre la politique de Gyula Andrássy, Albert Apponyi et Ferenc Kossuth embrassait un grand nombre de vérités réelles. Mais la simplification poussée de la situation l'avait conduite à des conclusions fort optimistes. „Cette excursion projetée dans le pays des Moscovites les a effrayés eux-mêmes" – avait résumé son opinion le journal le plus important du Parti du Travail. C'est avec une assurance hautaine qu'il a enterré l'idée oppositionnelle, tenue déjà pour oubliée.[30]

C'est un optimisme mal fondé qui caractérisait aussi la prise de position de ce quotidien concernant l'évolution de la politique internationale. Quelques semaines avant la première guerre mondiale il avait affirmé que „le proche avenir ne présente aucun symptôme de complications qui seraient de nature à mettre en cause la paix européenne". A l'avis des rédacteurs, il yn' avait aucune raison de s'inquiéter même en cas d'un conflit éventuel, car la Monarchie des Habsbourg n'était pas malade et se tenait ferme sur ses pieds. L'unité et la cohérence de la Triple-Alliance étaient – à l'avis de „Az Ujság" – plus fortes que celles de l'Entente. L'irrédentisme italien n'existant plus (!), la Monarchie

[26] Idem, le 17 avril, pp. 3—4, „La déclaration d'Apponyi" (Apponyi nyilatkozata).

[27] Ce fut Andrássy qui avait pratiquement dirigé l'activité de l'aile germanophile de l'opposition. Ses déclarations coincidaient cependant en grandes lignes avec les conception d'Apponyi. Voir „Független Magyarország" le 8 avril, p. 1. et „Magyarország" le 11 avril, p. 3.

[28] „Az Ujság", le 8 avril 1914, pp. 1—2. „La devise" (A jelszó).

[29] Idem, le 17 avril, p. 1. „Réprimande" (Rovás). Voir encore „Igazmondó", le 18 avril 1914, p. 3.

[30] „Az Ujság", le 9 avril 1914, p. 1. „Réprimande" (Rovás), le 10 avril, pp. 1—2. „La force de l'alliance" (A szövetség ereje).

pouvait donc compter en toute sécurité sur l'alliance combattive de l'Italie. Idem, le 15 avril 1914, pp. 1–2. „Eclaircissement" (Kitisztulás).

Voilà donc l'avis de la presse gouvernementale. Cependant au cours de la quinzaine suivante le projet de voyage de Saint-Pétersbourg était plus proche que jamais de sa réalisation.

2. Le projet de voyage des députés du Parti de l'Indépendance dans les réflecteurs de l'opinion publique (seconde quinzaine du mois d'avril 1914)

Vers les ides d'avril un changement important peut être constaté dans l'attitude de la fraction de Justh-Károlyi. Tandis qu'auparavant les dirigeants de cette fraction avaient plutôt évité de parler du projet relatif au voyage en Russie, voir même ils avaient expressément nié l'existence d'un tel projet, à partir de ce moment-là ils référaient ouvertement sur leurs préparatifs et invoquaient les avantages d'un rapprochement hungaro-russe.

Ce fut d'abord le porte-parole de la fraction qui a pris parti pour le voyage. „L'histoire avait enseigné aux patriotes russes et hongrois de rechercher le rapprochement pour se libérer ainsi de l'oppression insidieuse austro-allemande," Cette citation, empruntée au quotidien russe „Novoje vremja", fut reproduite de façon approbative par „A Nap". A l'avis de ce journal, ce fut surtout à cause de l'absence de Károlyi que les décisions à prendre à ce sujet se faisaient attendre.[31]

On alla demander l'avis de Justh sur le nouvel article de „Novoje vremja". Le chef le plus respecté du Parti de l'Indépendance n'avait pas refusé de parler de la Russie, comme il l'avait fait dans sa déclaration sur l'article précédent de ce même quotidien. „Nous autres Hongrois, nous ne pouvons que nous réjouir si l'opinion publique russe donne des témoignages de sympathie envers la Hongrie. Nous devons considérer ces témoignages comme très réconfortants, car les déclarations russes montrent un rapprochement net vers la Hongrie et cette atmosphère amicale exercera inévitablement des effets favorables sur l'évolution économique et politique future de la Hongrie" – avait dic Gyula Justh en saisissant l'occasion de critiquer, un fois de plus, par des paroles agressives, la politique de la lisière allemande.[32]

L'épanouissement ultérieur de l'action de la fraction de Justh-Károlyi dans le domaine de la politique extérieure fut en interaction avec le climat germanophobe, gagnant de plus en plus les grandes masses hongroises. Tivadar Batthyány, considéré comme un des partisans les plus fidèles de Mihály Károlyi[33], avait mis en relief ce phénomène dans un de ses articles.

Le 12 avril, il avait relevé dans un de ses articles: „Le mouvement ennemi à la Triple-Alliance se répand à pas de géant, avec toutes ses conséquences inévitables". Puis il ajouta: „Il pénètre dans le subconscient de la population que le régime actuel du Parti du Travail, régime réactionnaire, hungarophobe et ennemi de la liberté, doit être mis, tout au moins en partie, sur le compte de l'alliance allemande."[34]

[31] „A Nap", le 17 avril 1914, p. 1. „Le voyage de Saint-Pétersbourg des députés du Parti de l'Indépendance" (A függetlenségiek pétervári útja).

[32] Idem, le 18 avril, p. 3. „Justh sur le rapprochement russe" (Justh az orosz közeledésről) Cette déclaration a été reproduite par „Magyarország" aussi, voir le numéro du 18 avril, p. 6.

[33] „A Nap", le 16 avril 1914, pp. 1—2. „La politique extérieure de l'opposition" (Az ellenzék külpolitikája).

[34] „Magyarország", le 12 avril 1914, pp. 3—5. „De la Triple-Alliance" (A hármasszövetségről).

Il va sans dire que Batthyány avait exagéré en ce qui concerne l'influence de l'action des députés indépendants sur les masses populaires, mais plusieurs preuves authentiques indiquent que les masses secondant la politique du Parti de l'Indépendance, se sont mises d'accord avec la critique de la Triple Alliance.[35] A ce temps-là ,le quotidien ,,Magyarország" avait souligné également l'action de l'opinion publique, appuyant le Parti de l'Indépendance, sur les dirigeants de ce parti. ,,Chez nous le point de vue contraire à l'alliance allemande représente donc pas une menée souterraine oppositionnelle, mais il caractérise une *atmosphère nationale* (souligné dans l'original). Il ne faut pas oublier qu'après tant de déceptions, nombreux chefs de l'opposition se déclarent encore pour l'alliance allemande, parmi eux Kossuth, Apponyi, Andrássy, Zichy. Mais ils se rendent également compte de l'atmosphère toujours plus sourde..."[36]

Un intérêt spécial reviet au meeting politique, organisé le 20 avril par le Parti de l'Indépendance au bourg de Félegyháza. Cette réunion populaire, comptant plusieurs milliers d'assistants, a pu entendre les dirigeants connus de la fraction de Justh-Károlyi sur leur action de politique extérieure. Les orateurs, ont attaqué, les uns après les autres, la politique de la Triple-Alliance et se sont déclarés ouvertement partisans d'une nouvelle orientation des affaires étrangères. ,,Il faut nous opposer à l'alliance qui nous demande des sacrifices toujours plus lourds. Il faut chercher des amis nouveaux, il faut nous assurer la sympathie des Français et des Russes" — disait Lajos Holló.

Après Holló, ce fut Marton Lovászy qui prit la parole. Il parla d'un ton encore plus décidé de la possibilité d'un rapprochement hungaro-russe. ,,La puissance allemande s'applique depuis un millénaire à asservir la Hongrie. Nous ne tolérons plus cette oppression et nous cherchons un autre allié. S'il le faut, choisissons les Russes."

Suivant le reporter de ,,A Nap", l'assistance avait longuement et chaleureusement applaudi le discours de Lovászy. Le compte-rendu du quotidien ,,Népszava", plus impartiel concernant le comportement des participants, a mis en rapport les acclamations de la foule et la mention de l'alliance russe.[37]

L'orateur suivant, Barna Buza, avait mis en relief certains avantages du contact avec l'empire russe, puis le meeting populaire prit fin par le vote d'une résolution. Celle-ci déclare entre autres: ,,L'assemblée populaire approuve avec une satisfaction particulière les tendances politiques visant à établir dés contacts pacifiques avec les Etats balkaniques, la France et la Russie."[38] Il est intéressant que les orateurs — comptant certainement avec l'état d'âme de l'audiance — ont mis l'accent sur le rapprochement russe, cependant, la résolution a rélégué la Russie à la dernière place.

Simultanément avec le meeting populaire de Félegyháza, Géza Polónyi accorda une déclaration au quotidien berlinouis ,,Nationalzeitung". Son opinion coincide essentiellement avec celle de Lovászy: ,,... les réminiscences de 1849 nous remplissent d'un certaine aversion contre la Russie, mais

[35] Le député István Zlinszky avait déclaré net dans son compte-rendu, qu'il s'opposait à cette alliance. L'assistance présente avait applaudi vivement les paroles de Zlinszky. Idem, le 15 avril, p. 5. ,,Compterendu" (Beszámoló).

[36] Idem, le 17 avril, p. 1. ,,Hongrois et Allemands" (Magyarok és németek).

[37] ,,Népszava", le 21 avril 1914, pp. 3—4. ,,Meeting populaire du Parti de l'Indépendance contre la Triple-Alliance" (Függetlenségi népgyűlés a hármasszövetség ellen).

[38] ,,A Nap", le 21 avril 1914, p. 1. ,,Meeting populaire contre la Triple-Alliance" (Népgyűlés a hármasszövetség ellen).

l'instinct de vie nous dirige vers ce pays et nous devons suivre cette voie car l'avenir de la Hongrie nous paraît être compromis par la politique de la Triple-Alliance." Par une alliance russo-hongroise Polónyi désirait obtenir l'appui de la force armée russe, tout en espérant assurer l'aide financière de la France et de la Grande-Bretagne. „Comment je m'imagine l'avenir de cette agitation?" – continue-t-il sa déclaration. „Le voyage fort discuté des députés oppositionnels en Russie, devrait – lui aussi – promouvoir ce but. Ce voyage a été déjà une fois décidé. Moi-même, je suis personnellement convaincu que l'excursion des députétés parlementaires hongrois en Russie, excursion dont le but serait de mettre d'accord les intérêts économiques hongrois et russes et de rapprocher les deux nations, ne pourrait apporter que des avantages. Quant à moi, je prendrais volontiers part à cette excursion et j'espère que ce voyage aura lieu dans un proche avenir." Les dernières phrases de la déclaration soulignent que „le Parti de l'Indépendance s'est rangé presque entièrement à notre côté. Les déclarations de certains dirigeants du parti qui possèdent d'ailleurs tout non estime personnel (les prises de position d'Albert Apponyi et de Ferenc Kossuth – I. D.) ne représentent sous ce rapport que des conceptions individuelles."[39]

La campagne démonstrative de la fraction de Justh-Károlyi et l'écho de celle-ci dans les masses populaires suffisaient à ce que les milieux gouvernementaux viennois et budapestois vissent le rouge. L'éditorial du numéro du 18 avril de „Neue Freie Presse" qualifiait de malice le projet de voyage de Saint-Pétersbourg.[40] Le lendemain ce fut le journal hongrois de langue allemande „Pester Lloyd" qui passa à l'attaque. Dans son éditorial il avait réprimandé les dirigeants de l'opposition, en refusant à la Monarchie même le rôle du médiateur entre les divers groupements des grandes puissances.[41] Quant à la presse gouvernementale hongroise, elle accusa Mihály Károlyi et les députés désireux de se rendre à Saint-Pétersbourg ouvertement de haute trahison et de désir de ranconnement.[42] Le premier hongrois lui-même trouva nécessaire d'intervenir. Dans „Igazmondó" il dirigea de nouvelles attaques et menaces contre les membres du Parti de l'Indépendance qui parlaient de la possibilité d'un rapprochement hungaro-russe. István Tisza qualifia de simple „guéterie" le voyage proposé, imposé par les besoins de la caisse vide du parti.[43]

La presse des indépendants affronta tout de suite énergiquement ces calomnies et à part d'autres arguments elle invoqua qu'en 1867, Lajos Kossuth, protestant contre le régime dualiste, avait été traité également en agent russe par les politiciens à la solde de l'Autriche. On avait rendu publics certains manuscrits de Lajos Kossuth, dans lesquels l'ancien chef d'Etat de la Hongrie protestait contre ces accusations. Il démontra parallélement qu'on voulait imposer à la Hongrie la tutelle autrichienne en invoquant le fantôme russe, bien que c'était justement la puissance autrichinne qui avait demandé et provoqué l'invasion étrangère de la Hongrie.[44] Cette réplique a été d'autant plus efficace, car, parlant du projet de voyage de Saint-Pétersbourg, les jour-

[39] „Népszava", le 21 avril 1914, p. 4.
[40] Voir le commentaire de „Az Újság", le 18 avril, p. 3.
[41] „Pester Lloyd" (Morgenblatt), le 19 avril 1914, p. 1.
[42] Voir p. ex. „Az Újság", le 24 avril 1914, p. 2.
[43] „Igazmondó", le 25 avril 1914, pp. 2—3. „Des Etats-Unis à Saint-Pétersbourg" (Amerikából Pétervárra).
[44] „Magyarország", le 26 avril 1914, pp. 34—36. „Les Hongrois et les Moscovites" (A magyarok és muszkák).

naux gouvernementaux autrichiens et hongrois n'avaient pas omis de se référer réitérément aux sentiments anti-tzaristes inébranlables de Lajos Kossuth.

Tandis que les partisans de Tisza suspectaient l'opposition de projets relatifs au déchiquetage de la Double-Monarchie, la presse oppositionnelle s'efforça de compromettre les milieux gouvernementaux en les accusant d'accord secret avec les tendances pangermanistes, agitant ouvertement contre la Monarchie et les Habsbourg.[45]

En affrontant les différentes accusations et calomnies, „Magyarország" se référait ironiquement à un article de „Novoje vremja", ridiculisant ceux qui traitaient Mihály Károlyi, riche propriétaire foncier, beau-frère de Berchtold, en agent russe, tout comme les pauvres diables repérés à titre de la lutte contre le panslavisme.[46]

A cette époque, la presse indépendante publiait réitérément des articles traitant des sujets russes. Un reportage avait été consacré entièrement à la situation politique en Russie. Cet article affirmait que „la révolution supprimée à son temps au prix de sacrifices énormes gronde de nouveau . . . la population est partout mécontente de la situation et ceci au plus haut degré, car la bureaucratie, avec ses tyrannies mineures et majeures, s'est mis de nouveau la bride sur le cou."[47]

Une autre fois, Endre Bakonyi, en parlant des livres de Williams et d'Alexynski, évoquait ses impressions personnelles sur ses rencontres avec les étudiants révolutionnaires russes. Bakonyi qui ne pouvait pas se libérer de la façon de voir du bourgeois conservatif, n'avait cependant pas ménagé les expressions d'admiration quand il parlait de ses camarades d'autrefois: „Je les ai enfermés dans non coeur parce qu'ils étaient pauvres, héroiques et studieux et parce qu'ils avaient raté un avenir brillant."[48]

Le „Magyarország" avait commenté avec satisfaction la nouvelle du journal russe „Gyeny", d'après laqulle les députés hongrois pouvaient compter en Russie sur un accueil amical et chaleureux. „Les sentiments pro-hongrois de l'opinion publique russe auraient des répercussions favorables sur l'avenir de notre politique extérieure. En ne parlant d'autre chose que des accords commerciaux venant justement à l'échéance. Dans cette question encore il serait à notre avantage si les sentiments des Russes devenaient plus amicaux envers nous. On nous menace toujours du danger russe, que la Russie veut nous terrasser et partager notre pays. Si au lieu de ces sentiments belliqueux l'opinion russe témoigne des sentiments amicaux à notre égard, ce serait non seulement avantageux, mais aussi réjouissant."[49]

L'on comprend que dans ces circonstances la nouvelle de la rentrée de Mihály Károlyi — on l'attendait pour le 24 avril — ait suscité de vives émotions dans les deux camps du parlement hongrois. Le 23 avril, le quotidien le plus proche de la fraction de Justh-Károlyi avait attaqué de front le présidium du Parti de l'Indépendance pour sa déclaration affirmant que le problème

[45] Idem, le 15 avril, pp. 4—5. „Le démembrement de la Monarchie" (A monarchia felosztása); le 26 avril, pp. 2—4. „Les ennemis de la Monarchie" (A monarchia ellenségei).

[46] „Magyarország", le 4 avril 1914, p. 6. „Une voix russe de la lutte de l'opposition" (Orosz hang az ellenzék küzdelméről).

[47] Idem, le 8 avril, p. 7. „Situation confuse en Russie" (Zavaros helyzet Oroszországban).

[48] Idem, le 16 avril 1914, pp. 1—2. „Les intellectuels russes" (Az orosz intelligencia).

[49] Idem, le 16 avril, pp. 2—4. „Sentiments hungarophiles en Russie" (Magyarbarát hangulat Oroszországban).

de la Triple-Alliance ne figurait pas encore à l'ordre du jour de ses séances. Le journal se référait aux droits de douane prohibitifs de l'Allemagne, interdisant l'exportation des produits d'agricoles hongrois, et en invoquant bien d'autres arguments encore, il exigeait que le parti fasse enfin „de la politique extérieure."[50]

Le discours d'Ernő Desbordes dans la Chambre des députés reflète bien l'inquiétude des adversaires du Parti de l'Indépendance. Ce fut à un ton quasi-vulgaire qu'il apostropha ses confréres décidés de se rendre à Saint-Pétersbourg. Il s'efforça de dénoncer la décision de l'opposition de s'abstenir provisoirement des séances de la Chambre, afin de faciliter les préparatifs de la délégation.[51]

Les préparatifs belliqueux du Parti du Travail atteignirent entretemps leur maximum, derrière les coulisses. Le Ministère de l'Intérieur avait suivi déjà depuis un certain temps, par ses agents secrets, les mouvements de l'aile gauche de l'opposition. La politique extérieure de la fraction de Justh-Károlyi intéressait au plus haut degré les ministères hongrois, tout comme les ministères communs.

Le 23 avril, le Ministère de l'Intérieur avait recueilli les rapports les plus récents en date de ses agents, et avec une lettre d'accompagnement il les a remis au Ministre des Affaires Etrangères. Cette lettre reste l'unique document – retrouvable dans nos archives, – relatif à l'affaire du voyage de Saint-Pétersbourg. Le résumé des rapports constate qu'il paraît certain que le Parti de l'Indépendance se soit mis en contact aved le Consulat général russe à Budapest. Le dossier porte la mention „strictement confidentiel" et on y peut lire les suivants:

„Le chef-adjoint du corps secret de la Police Municipale m'avait remis successivement trois rapports confidentiels. J'ai l'honneur de remettre ces rapports à Votre Excellence en duplicatas pour étude et dispositions adéquates éventuelles. Suivant la source d'information confidentielle, des pourparlers auraient été entamés au Consulat général russe à Budapest au sujet du voyage de Saint-Pétersbourg des députés du Parti de l'Indépendance. Il paraît qu' au cours de ces entretiens la Partie russe ait fait promesse de restituer aux députés se rendant à la capitale russe les drapeaux hongrois, ayant fait partie du butin de l'armée russe lors de sa campagne de 1849. Cette action semble être destinée à conférer plus d'importance et de popularité à l'action proposée."[52]

Enfin, le 24 avril, Mihály Károlyi est rentré. Le gouvernement s'attendait de sa part à des actes de politique extériure spectaculaires. Mais les jours suivant l'arrivée de Károlyi passaient dans une silence complet. Le président-administrateur de Parti de l'Indépendance s'abstenait de toute déclaration. Il passait son temps au milieu de négociations de caractère informatif. Pourtant, les événements nouveaux, qui avaient suivi la réception solennelle, semblaient justifier les craintes du gouvernement. Le 26 avril, un communiqué de presse annonça la réalisation prochaine du voyage de Saint-Pétersbourg. Il devait avoir lieu au mois de mai.

En ce qui concerne les détails, la nouvelle que Gyula Justh avait déjà reçu son passeport pour la Russie et qu'il l'avait déjà fait viser au Consulat

[50] „A Nap", le 23 avril 1914, p. 1. „Agneau d'offrande" (Áldozati bárány).
[51] JCd, tome 24, p. 61., le 24 avril 1914.
[52] Ar. Nat. Min. de l'Int. res 1914 III 628. Le dossier Prés. du Cons. Eln. res 1300, auquel se réfère le rapport en question, est introuvable dans les Archives.

général russe de Budapest, fit une réelle sensation. Suivant ce même communiqué, une trentaine de députés voulaient accompagner Mihály Károlyi et Gyula Justh. Autres nouvelles. Saint-Pétersbourg prépare aux députés hongrois un accueil triomphal „jamais accordé à des étrangers dans la capitale russe." On a l'espoir de ramener en Hongrie soixante-quatre drapeaux hongrois de la Guerre d'Indépendance. Le groupe des députés, se préparant au voyage, fera connaître à un grand meeting populaire, à Hódmezővásárhely, de façon ouverte et décisive sa prise de position dans les questions de la politique extérieure. „Le signal sera donné au meeting de Hódmezővásárhely. Après cela, la devise rettentira à de centaines de meetings populaires: couvrons le passé du voile de l'oubli, mettons de côté tout ce qui nous sépare, cherchons les points de contact sérieux, valeureux et utiles avec la Russie."[53]

Le quotidien de province „Makói Független Újság" avait obtenu une déclaration de Gyula Justh. Il y confirma les rumeurs sur son prochain voyage en Russie et annonça que ce sera „une démonstration contre la Triple-Alliance. . . ."[54]

Les journaux du Parti de l'Indépendance ont donc confirmé les rapports remis au Ministre de l'Intérieur. En effet, quelqu'un avait rendu visite au consul général russe. D'autre part, l'idée de la restitution des drapeaux de 1848 fit réellement l'objet des négociations menées au Consulat général.[55]

Le communiqué annonçant officiellement le voyage de Saint-Pétersbourg, fut suivi d'une nouvelle campagne de la presse gouvernementale. Elle avait choisi, pour cette fois-ci, l'arme de l'ironie. Le communiqué en question a été confronté minutieusement avec les déclarations publiées précédemment dans les journaux oppositionnels, qui avaient nié ou passé sous silence le projet du voyage de Saint-Pétersbourg.[56]

Les rédacteurs de journaux gouvernementaux avaient raison en ce qui concerne les détails. Il ressort clairement de ce qui vient d'être dit plus haut que les quotidiens oppositionnels contredisaient souvent à leurs propres informations, mais le camp du gouvernement n'a pas su ne voulait pas reconnaître que cette fluctuation des opinions avait été provoquée, en premier lieu, par la lutte acharnée des fractions au sein même du Parti de l'Indépendance. La fraction germanophile, dirigée par Albert Apponyi et Ferenc Kossuth, en faisant valoir ses positions occupées dans le présidium et le directoire du parti, avait supprimé réitérément toute critique radicale de la Triple-Alliance dans les déclarations officielles de ce dernier. Les passages russophiles ont subi toujours le même sort. Cette lutte interne devint particulièrement intensive après la rentrée de Mihály Károlyi et ce n'est peut-être pas une erreur de supposer que la cause du silence provisoire de Károlyi était à rechercher dans la pression exercée sur lui par les partisans de l'Allemagne. „A Nap" fit, à ce temps-là,

[53] „A Nap", le 26 avril 1914, p. 1. „La visite de Saint-Pétersbourg" (A pétervári vizit). Sous-titres: Gyula Justh en possession d'un passeport valable — La nouvelle orientation dans la politique extérieure sera rendue publique à Hódmezővásárhely — Ramènera-t-on les drapeaux déchirés de la Guerre d'Indépendance ?

[54] „Magyarország", le 28 avril 1914, p. 4. „La déclaration de Gyula Justh" (Justh Gyula nyilatkozata).

[55] La restitution de reliques historiques hongroises ne fut pas sans précédent. Lors du Millénaire, le tzar Nicolas II avait p. ex. fait remettre au gouvernement hongrois le sabre du prince Ferenc Rákóczi II.

[56] Voir p. ex. „Az Újság", le 28 avril 1914, p. 1. „Réprimande" (Rovás).

la critique ouverte de la fraction d'Apponyi pour avoir entravé et freiné l'activité du parti.[57]

L'action de politique extérieure de la fraction de Justh-Károlyi fut sensiblement entravée aussi par le fait que, exception faite du mouvement républicain de György Nagy, elle se trouvait quasi complètement isolée des autres groupements oppositionnels. L'idée du voyage ne fut appuyé que du journal „Kossuth-Zászló". „L'idée de la visite en Russie n'est pas encore complètement mûre, mais nous ferons tout pour qu'elle le soit et prenne corps."[58] C'est avec enthousiasme que ce journal parlait de la possibilité de la reprise des drapeaux de 1848. „Ce sera une victoire éclatante si les drapeaux rentreront. Vienne crèvera de rage si ces réliques abandonnées par elle seront ramenées par les amis de Károlyi. Même le gouvernement Tisza pourrait être frappé d'apoplexie!"[59]

Le „Kossuth-Zászló" donna un appui de grande valeur au groupement de „ceux de Saint-Pétersbourg", surtout après la rentrée du président-administrateur du Parti de l'Indépendance. „Vu sur le plan historique, la Russie pourquoi serait-elle un ennemi mortel de la Hongrie ? Fouillons les arguments historiques, constitutionnels, politiques et économiques et on trouvera l'ennemi plutôt en Autriche, et tout récemment, en Allemagne. Depuis les Hongrois de Kiev de l'époque arpadienne, donc depuis un millénaire, nous n'avons eu jamais de conflit avec les Russes. L'histoire n'en a noté qu'un seul, en 1849, mais c'est l'Autriche qui en fut l'instigatrice."[60]

Pour désarmer les critiques de l'alliance allemande, Apponyi et ses partisans ont créé toute une théorie, d'aprés laquelle le Parti de l'Indépendance ne devait s'occuper officiellement que des problémes de la politique intérieure. D'aprés cette conception, la politique extérieure devait être réléguée, — du point de vue du parti —, au domaine des affaires privées. Antal Kalmár, dans les colonnes du journal du mouvement républicain, avait attaqué pour cette conception le présidium du Parti de l'Indépendance et exigeait une politique extérieure active.[61] Dans le même numéro, les membres du présidium ont été blâmés pour une seconde fois aussi. Le „Kossuth-Zászló" désapprouva et qualifia d'aventure politique la façon d'agir du présidium, notamment que cet organe avait réprimandé Géza Polónyi pour sa déclaration publiée à Berlin, dont nous venons de parler ci-dessus.[62]

Károlyi ne sut pas tirer profit du seul appui qu'on lui offrait, de celui du mouvement républicain, car, en ce temps-là, il était encore ennemi de la ré-

[57] „A Nap", le 26 avril 1914, p. 1. „La visite de Saint-Pétersbourg" (A pétervári vizit)

[59] Idem, le 19 avril, p. 4. „En avant en Russie ! Ramenons nos drapeaux perdus à Világos" (Gyerünk Oroszországba ! Hazahozzuk a Világosnál hagyott honvédzászlókat).

[60] Idem, le 26 avril, p. 7. „Disons la vérité sur les Moscovites !" (Hogy is állunk avval a muszkával ?).

[61] Idem, le 26 avril, p. 4. „Le Parti de l'Indépendance possède-t-il une politique extérieure ?" (Van-e a függetlenségi pártnak külpolitikája ?). Cet article avait déjà été publié, sans signature, dans le numéro du 23 avril de „A Nap".

[62] Idem, p. 5. „La sécession de la Hongrie de la Triple-Alliance" (Magyarország elszakadása a hármasszövetségtől).

Le „Kossuth-Zászló" avait quelquefois parlé de la politique extérieure et intérieure russe sur un ton favorable au tzarisme, mais les mouvements révolutionnaires russes pour prouver que le renforcement de l'oppression conduit toujours inévitablement au renforcement de l'amour de la liberté (numéro du 5 avril, p. 10). Une autre fois, ce journal écrivit à un ton réel de la situation du peuple russe, du nécontentement général et de la maturation révolutionnaire (numéro du 12 avril, p. 6.)

publique. Comme tous ses adeptes, il s'efforçait également de se délimiter nettement du groupe de György Nagy.[63]

Les autres groupements de l'opposition ne voulaient pas en venir à la rupture avec la Triple-Alliance, par conséquent, ils ont explicitement désapprouvé le voyage de Saint-Pétersbourg. L'attitude négative des milieux radicaux bourgeois fut un coup particulièrement dur pour la fraction de Károlyi. Dans le quotidien radical „Világ", le commentateur des actualités de la politique extérieure était, à cette époque, Lajos Biró. Voyons de plus près ce qu' il écrit.

„Ce qu'il n'y a pas longtemps était encore inimaginable: aujourd'hui on peut en discuter ouvertement, sans aucune inquiétude, voir même en comptant sur le vif intérêt et une certaine sympathie de l'opinion publique. C'est la question suivante: ne vaudrait-il pas mieux, pour nous autres Hongrois, d'abandonner l'alliance allemande et de rechercher l'amitié de la Russie ?. . . Dans les voix qui s'élevaient en Hongrie en faveur de l'alliance russe, on pouvait reconnaître clairement les rêves d'un organisme affamé, d'un cerveau anémique. La Hongrie affamée songe comment elle pourrait bourrer son estomac." Biró reconnut que l'alliance allemande était, sur plusieurs points, contraire aux intérêts économiques hongrois. Il est caractéristique qu'il se référait avant tout au problème des marchés européens et à celui des possibilités de crédeit.[64] Mais il désapprouvait nettement les tendances séparatistes, dirigées contre la Triple-Alliance, et l'entrée de la Hongrie dans une alliance hungaro-russe.

Les arguments de Biró différaient, sous nombreux rapports de ceux du parti gouvernemental. Il attaquait les intentions de Károlyi du côte de la gauche. Pourquoi les députés indépendants veulent-ils s'allier à la Russie tzariste ? „A ce pays qui n'est pas celui de Tolstoi, mais bien celui du saint-synode frappant Tolstoi d'excommunication; au pays des pogroms et des sociétés anarchistes; à la Russie, dont des ombres nordiques avaient assombri la gloire radieuse de la Guerre d'Indépendance hongroise et qui équivalait toujours et qui au point de vue de tout progrès européen a toujours représenté et représente encore de nos jours l'obscurité et le gel; à la puissance-maîtresse de toutes les saintes-alliances; à la Russie, conquérant le plus impudent et oppresseur le plus impitoyable, véritable source de toutes les forces reactionnaires de l'Europe; à ce pays qui, en fin de compte, porte seul la responsabilité pour l'armement, pesant lourd sur les nations européennes."

Lajos Biró avait raison s'il lança un avertissement à l'adresse du groupe de Károlyi, en leur esquissant les caractéristiques du tzarisme. Cependant, cette critique radicalement démocratique à la première vue, montre à plusieurs points des cassures et en dernier ressort contredit à soi-même. Le fait que d'après Lajos Biró la responsabilité pour l'armement des grandes puissances impérialistes retombait sur la Russie tzariste, sur elle seule, permet de conclure à sa façon de penser. Ainsi, il a délivré un „salvus conductus" au militarisme allemand et aux militaristes austro-hongrois. Cette supposition est dans a suite entièrement confirmée par ses arguments. Biró se range au côte des défenseurs de l'alliance allemande. „Sine ira et studio, ne regardant que nos

[63] „. . . je ne veux me solidariser nullement et sous aucun rapport avec le Parti Républicain (approbations à l'extrême-gauche), car, en Hongrie, je le considère comme le représentant des objectifs politiques les plus erronés." JCD, tome 23, p. 8., le 13 mars 1914.

[64] „Világ", le 26 mars 1914, p. 1. „Devant l'Empereur" (A császár előtt).

propres intérêts, il faut que nous disions: avec l'Allemagne!" Il protège même le gouvernement Tisza: „Que le gouvernement déploie toute son activité en faveure de l'alliance allemande. Faisant ceci, il agit judicieusement, c'est son affaire."

Les articles de Biró sont plenis de contradictions. D'une part, il affirmait que la révolution était imminente en Russie, d'autre part il accordait encore une longue existence au régime tzariste. L'idée que la Hongrie pourrait s' associer aussi à une Russie révolutionnaire, lui restait étrange. Il voulait compromettre les efforts du groupe de Károlyi par les atrocités tzaristes, mais finalement il avoua qu'il ne s'opposait à l'action de Károlyi non pas parce qu'il haissait l'absolutisme russe, mais parce qu'il était convaincu que l'alliance allemande répondait le mieux aux intérêts hongrois.[65]

Le „Világ" avait mis la sourdine sur ses commentaires, concernant les articles d'István Tisza, publiés dans le quotidien „Igazmondó", et s'abstenait de toute expression exagérée qui caractérisait alors la presse oppositionnelle.[66]

Oszkár Jászi a longuement commenté le voyage américain de Mihály Károlyi. Le président du Parti Radical qualifiait la politique de l'opposition de „grande lutte justifiée" et revêtit Károlyi de l'épithète „chef excellent". La politique extérieure active du présidentadministrateur du Parti de l'Indépendance n'avait cependant pas rencontré la sympathie de Jászi. Il posa la question à Károlyi: „était-ce une tactique habile d'affaiblir la lutte déjà désespérément lâche à l'intérieur du pays, en transférant le lieu du combat à un terrain si éloigné ?"[67] Jászi avait confronté les initiatives de politique extérieure et la démocratisation du programme de politique intérieure du Parti de l'Indépendance.

Ceci s'imposa, en effet, et il est hors de doute que l'activité dans le domaine de la politique exptérieure équivalait à un certain recul devant les solutions radicales des problèmes de la politique intérieure, bien qu'un programme social plus radical n'eût nullement rendu superflu l'activité créatrice dans le domaine des affaires étrangères. Quoique Jászi eût raison dans la mise en relief de la réforme agraire et des autres problèmes sociaux à résoudre, vu la contraréité fausse de ses articles, sa critique, adressée au groupe de Károlyi, n'a pu atteindre l'effet escompté.

Le premier article de Jászi n'avait pas encore fait mention de la Russie. Le suivant fut consacré cependant dans sa totalité à la puissance voisine. Ici, Jászi développa de façon plus détaillée ses conceptions relatives à la réform, agraire. En se référant à la réforme agraire de Stolypine, il s'efforça depersuaeder les politiciens hongrois de la nécessité d'une action semblable en Hongrie. L'exemple russe lui a été suggéré, à coup sûr, non seulement par la ressemblance des conditions russes et hongroises, mais aussi par le climat général de l'époque, par l'intérêt général accru pour les questions concernant la Russie. Le chef des radicaux bourgeois avait surestimé l'action de Stolypine dans le domaine de la politique agraire, mais en analysant l'évolution historique de la Russie il est arrivé à des conclusions fort suggestives. „Les investigateurs poussant à fond l'étude de l'évolution historique et sociale – écrivait Jászi – pressentent depuis longtemps que l'esprit des grandes transformations,créant des ères nou-

[65] „Világ", le 9 avril 1914, pp. 1—2. „Avec la Russie" (Oroszországgal).

[66] Voir p. ex. le numéro du 11 avril, p. 4.

[67] „Világ", le 22 mars 1914, pp. 1—3. „Le comte Károlyi en Amérique" (Gróf Károlyi Amerikában).

velles, ayant fertilisé pour la dernière fois, le monde entier par l'intermédiaire de la Grande Révolution française, sera resuscité tôt ou tard par le pays, considéré actuellement comme l'antipode le plus extrémiste de la culture européenne, comme le colosse inébranlable de la tyrannie et du barbarisme . . . Si le géant russe, chargé actuellement de fers politiques et stupéfié avec de narcotiques ecclésiastiques, dont le territoire occupe la majeure partie de l'Europe, avec une population dépassant le tiers de toute la population européenne, s'éveillait un jour et devenait actif, nul doute que les conséquences de cet éveil se feraient sentir non seulement en Europe orientale et centrale, mais aussi aux steppes lointains de l'Asie et que les effets ainsi provoqués seraient encore plus brillants et plus importants que ceux légués par la France à l'Europe occidentale . . ."[68]

Cette reconnaissance n'a cependant pas été suivie de conclusions de politique actuelle. Le second article de Jászi avait évité le probléme de la lutte contre l'alliance allemande. Cette fois non plus, il n'a pas dévoilé son opinion, sur le voyage de Saint-Pétersbourg. En considération du contenu du premier article, cette réserve équivalait à une prise de position négative.

Les radicaux bourgeois furent toujours très versés dans les questions internationales et les problèmes sociaux, car ils lisaient les publications y relatives en plusieurs langues étrangères. Aussi firent-ils à d'autres occasions aussi preuve d'une perspicacité étonnante concernant l'avenir du peuple russe. Dans un article consacré à la Russie, Ignotus avait p. ex. prophétisé que la democratie du XXe siècle viendrait de l'Orient. „Et je crois – lisons-nous dans son article – que cette lumière viendra effectivement de l'Est, de la Russie. On a presque honte en reconnaissant qu'on ne s'est aperçu de faits pourtant à la portée des yeux." Mais à côté de cette constatation, on trouve aussi la phrase suivante dans l'article d'Ignotus: „La seule erreur réside dans le fait que l'importance et le rôle des événements futurus ne sont envisagés que du point de vue de la soi-disant politique extérieure." Le sous-entendu de politique actuelle est plus qu'évident.[69]

Dans les déclarations des radicaux il se cache une contradiction éclatante. À côte de pronostics optimistes et enthousiastes sur l'avenir immédiat de la Russie, les radicaux appuyaient en même tempes, ouvertement ou à mots couverts, l'alliance allemande. Leur argumentation avait fortifié, malgré eux, les sentiments russophiles éveillés par l'aile de Károlyi du Parti de l'Indépendance. Dans la seconde moitié du mois d'avril, quand la vie publique retentissait déjà des nouvelles relatives au voyage de Saint-Pétersbourg, ils se rendirent certainement compte qu'ils n'avaient pas servi habilement la cause de l'alliance allemande, en présageant à la Russie une transformation rapide et un avenir brillant. C'était alors, qu'un article surpenant a vu le jour, dans les colonnes du quotidien „Világ".

Les lecteurs, bourgeois radicaux, ont été certainement frappés. Ils pouvaient lire en effet dans leur journal à eux qu'il n'existait aucun parti révolutionnaire organisé en Russie et que le peuple russe se montrait hostile aux mouvement subversifs. „C'est pourquoi les symptômes dont je viens de parler au début de cet article et qui laissent supposer que l'avenir de la Russie se trouve en pleine fermentation et que la société russe toute entière soit imprégnée de

[68] Idem, le 12 avril, pp. 65—67. „Ex oriente lux"
[69] Idem, le 3 avril, pp. 1—2, „La Russie" (Oroszország).

plus en plus d'esprit révolutionnaire, ne disent en réalité rien du tout et ne servent qu'à désorienter les observateurs lointains. Ce que l'on considère en Europe comme les éruptions prématurées de la révolution iminente, n'a rien à faire avec une révolution, tout au contraire . . . Il nous faut donc modifier nos idées sur la situation actuelle de la Russie et n'attribuer momentanément aucune importance décisive aux informations, en apparence révolutionnaires, provenant de ce pays."[70]

Comment la socialdémocratie hongroise avait-elle accueilli le projet de voyage de Saint-Pétersbourg ? Pour pouvoir répondre à cette question, nous n'avons à disposition que les communiqués très succints du quotidien „Népszava". La taciturnité à elle même signale déjà que les dirigeants du parti socialdémocrate ne s'intéressaient pas trop à activité déployée sur le terrain des affaires étrangères par le groupe de Károlyi. L'affaire de „Igazmondó" fut reproduite par le journal, sans aucun commentaire, dans un article objectif, de caractère informatif.[71] Mais quelques jours plus tard, le „Népszava" fournissait déjà une prise de position, touchant l'essentiel de la question.

Le quotidien socialdémocrate avait témoigné plus de compréhension pour l'action discutée que le journal des bourgeois radicaux. Il avait protégé la fraction de Justh-Károlyi contre les gouvernements hongrois et autrichien. „S'il est vrai – écrit le bulletin de la socialdémocratie hongroise – que c'est la Russie qui dévorer et écraser la Monarchie austrohongroise, alors il paraît incompréhensible pourquoi on accuse de haute trahison les députés hongrois qui s'appliquent à améliorer les rapports entre-étatiques de la Russie et de la Hongrie . . ."

La visite de Saint-Pétersbourg elle-même et les actions du Parti de l'Indépendance furent jugées cependant de façon fort sceptique par „Népszava", car pour améliorer les rapports des deux puissances „la visite de quelques députés hongrios à Saint-Pétersbourg, – que ce soit pour y faire la noce ou pour y tenir de discours – ne suffit aucunement. Le tzarisme russe étant le bourreau de toute liberté politique et le soutien de toute la réaction européenne, il serait inconcevable d'espérer que la liberté hongroise trouve appui dans ce pays vivant sous une oppression sans pareil. On ne peut s'enthousiasmer à l'idée d'une coopération quelconque avec le tzar, maculé de sang ou avec les partis et groupements acceptant son règne. Nous sommes d'avis que les démocrates-bourgeois n'en sont pas ravis non plus . . . . Les causes de la misère hongroise ne sont pas à rechercher à l'exterieur, mais bien à l'intérieur du pays . . . Tant que cette organisation de l'oppression et de la corruption, de la servitude et de l'exploitation ne sera pas supprimée, le peuple vivra dans la misère et sous l'oppression, indépendamment de ce que M. Tisza trinque ou non avec les directeurs de banque roumains, ou que les députés du Parti de l'Indépendance se rendent ou non à Saint-Pétersbourg."[72]

„Népszava" avait souligné à juste titre qu'une action de politique extérieure n'est pas appropriée, à elle seule, de modifier du fond au comble la situation du pays. „Népszava" avait également raison de mettre en relief la gueule de loup du tzarisme, oubliée ou méconnue souvent par les politiciens du Parti de l'Indépendance. Mais la bagatellisation de la politique extérieure était déjà

[70] Idem le 19 avril, pp. 33—34. „Le tzar Nicolas II" (II. Miklós cár).

[71] „Népszava", le 1er avril 1914, p. 5. „Le chef du gouvernement à Vienne" (A miniszterelnök Bécsben).

[72] Idem, le 8 avril, pp. 1—3. „La croix et les baionnettes" (Feszület és szurony).

une erreur, soit sous forme d'une dépréciation de l'action de l'opposition bourgeoise, soit sous forme d'un manque d'énergie vis-à-vis du danger allemand.

Le Journal du Parti Socialdémocrate avait repris encore une fois le thème du voyage de Saint-Pétersbourg. Répondant à un article du quotidien viennois „Neue Freie Presse", il avait blâme réitérément les accusations dirigées contre les députés indépendants. „Dans son numéro de mercredi, ce quotidien a attaqué Gyula Justh, car le chef du Parti de l'Indépendance s'avérait capable d'imaginer une politique meilleure que celle de la Triple-Alliance et une alliance plus sympathique que cette dernière. Dans un autre numéro, dans celui de mardi, notre confrère viennois a consacré tout un article au voyage de Saint-Pétersbourg d'une fraction de députés indépendants. D'après lui il serait impensable que des députés hongrois se rendent en Russie, car la Hongrie ne devrait pas oublier – entre autres – qu'en 1849 c'étaient les armées du tzar russe qui avaient brisé la révolution hongroise. Le journal viennois n'oublie qu'un détail insignifiant, notamment que les armées du tzar russe ne sont pas venues en Hongrie de leur propre chef, mais qu'on les avait appelées au secours et que cet appel émanait d'un lieu grès proche de l'administration de „Neue Freie Presse". Par la même argumentation, mais avec plus de conviction, ce journal pourrait démontrer également que les députés hongrois ne devraient plus se rendre – à Vienne.

A cette occasion, „Népszava" refusait encore plus énergiquement qu'auparavant l'idée d'un accord avec le gouvernement tzariste. „Nul politicien qui tient quelque peu au qualificatif „démocratique" ne peut souhaiter ni l'alliance, ni même le contact du tzar tâcheté de sang et des assassins ingobles des défenseurs des droits des peuples. Les mains de la Russie officielle sont couvertes de sant et de souillure et personne en Hongrie ne songe sérieusement à les serrer."

Le grand mérite de l'auteur de l'article réside dans le fait que parallèlement au refus de l'alliance de la Russie officielle il invoque la possibilité d'une alliance avec l'autre Russie, celle révolutionnaire. C'est cette conception qui élève la prise de position du journal social-démocrate au-dessus de l'avis des radicaux bourgeois et de tous les partis oppositionnels. „Bien entendu – écrivait „Népszava" – une entente amicale avec le peuple russe, ce serait une toute autre affaire dont on pourrait parler."[73]

D'une part cette phrase importante, d'autre part le ton hostile à la Triple-Alliance, perçant ici et là le style soigné, font une différence nette entre les articles du 9 et du 8 avril, à l'avantage du précédent. Même dans celui,-ci il nous faut cependant incriminer l'absence de tout programme constructuif dans le domaine de la politique extérieure susceptible de répondre aux intérêts nationaux et révolutionnaires. Et qu'il ne s'agit pas ici d'une simple omission, ressort d'un article de „Népszava", publié le 28 avril, quand l'action des indépendants atteignit son point culminant. Cet article excelle par l'analyse erronée des affaires extérieures et désigne les devoirs imminents en toute méconnaissance de la situation.

Suivant cet article, le différent france-allemand avait déjà trouvé sa solution. Les controverses angloallemandes étaient en partie aplanies, de sorte qu'un conflit armé entre l'Allemagne et la Grande-Bretagne devait être considéré comme improbale. L'armement des grandes puissances est donc une ab-

[73] Idem, le 9 avril, pp. 3—4. „Plaidoirie de la Triple-Alliance" (A hármasszövetség védelmében).

surdité. La source de l'inquiétude internationale réside dans la Monarchie austro-hongroise (analyse plus réelle de la situation, sous ce rapport, que celle des radicaux-bourgeois, rejetant toute responsabilité sur la Russie), menacée de tout côte par „les ambitions nationales en effervescence". Pour remédier aux difficultés de la Monarchie, le journal proposait une politique des réformes à la maison des Habsbourg. L'auteur de l'article de „Népszava" exprimait sa conviction qu'à l'aide de réformes bourgeoises-démocratiques" les seigneurs de la Monarchie austro-hongroise pouvaient encore gagner la bataille qui leur serait imposée inévitablement par les forces historiques mondiales."[74]

Au lieu de s'opposer décidément à chaque variante de la politique des Habsbourg, le journal du Parti Socialdémocrate s'offrait donc en quelque sorte comme aide et souffleur aux seigneurs de la Monarchie dans leur lutte contre les mouvements libérateurs nationaux. Cette prise de position avait, bien entendu, miné dans une certaine mesure le crédit de la critique instructive, formulée par le journal à l'adresse du tzarisme.

Le problème des nationalités de la Hongrie fut un des obstacles difficiles, paraîssant presque insurmontables, dans la voie de la réalisation du projet de voyage de Saint-Pétersbourg. Le parti gouvernemental ne se fit aucune illusion que du point de vue des députés indépendants chauvinistes aussi bien que des milieux gouvernementaux russes ce problème devrait jouer un rôle prépondérent lors des négociations eventuelles. Aussi la presse du Parti du Travail fit-elle tout pour entraver le Parti de l'indépendance dans sa liberté d'action, en se référant au „danger", représenté par les nationalités du pays.

Le „Pester Lloyd" accusait Mihály Károlyi de favoriser par son attitude russophile, malgré lui, la „Liga Culturală" roumaine.[75] Le quotidien favori de Tisza se servait également du „cauchemar" de la libération des nationalités, tout principalement de celle des Slaves, pour décourager les députés désireux de se rendre à Saint-Pétersbourg.[76]

La presse du Parti de l'Indépendance cherchait à se défendre contre les affirmations du parti gouvernemental. La seule défense efficace eût été, bien entendu, d'abandonner entièrement les préjugés faux relatifs à la question des nationalités. Vu que les indépendants étaient incapables de reviser leurs conceptions, ils ont choisi la solution de déclarer que le danger du panslavisme n'avait pas d'actualité. Ils laissaient entrevoir qu'en faveur d'un rapprochement hongrois le gouvernement russe „témoignerait plus de tact et de compréhension" dans la questions des nationalités de la Hongrie. Aussi „Magyarország", le porte-parole du Parti de l'Indépendance, avait-il écrit: „Le fantôme inexistant du panslavisme ne fait plus aucun effet sur l'opinion publique hongroise. Parmi ceux qui réfléchissent en Hongrie, il n'y a personne à croire que la Hongrie soit le pays le plus exposé au flux du panslavisme."[77]

Certains auteurs se faisaient déjà d'avance des idées roses et prenaient l'habitude de parler des dirigeants des indépendants comme des confidents principaux de Saint-Pétersbourg." L'intérêt russe, l'intérêt slave, exige que

[74] Idem, le 28 avril, pp. 1—2. „L'existence et la survivance de la Monarchie" (A monarchia léte és fönmaradása).

[75] „Pester Llyod", le 8 avril 1914 (Abendblatt), p. „La malchance du comte Mihály Károlyi" (Das Pech des Grafen Michael Károlyi).

[76] „Az Újság", le 16 avril 1914, p. 1. „Réprimande" (Rovás); idem, le 29 avril, p. 1. „Réprimande" (Rovás).

[77] „Magyarország", le 18 avril 1914, p. 5. „Le rapprochement hungaro-russe" (Az oroszmagyar közeledés).

la Hongrie soit forte et puissante. La société russe attribue plus de valeur à l'amitié des Hongrois qu'aux thèses erronées du panslavisme. Si les Tchèques et les Slovaques parviennent à se débarasser des agitateurs financés par Vienne, il pourront reconnaître la vérité qui à l'heure actuelle leur est encore cachée, notamment que les Slaves de la Monarchie ne tireront que du profit de l'intégrité de la Hongrie. Quoiqu'il en soit, le coeur et le cerveau de Saint-Pétersbourg ne pourront être influencés que par l'intermédiaire de la Hongrie."[78]

Malgré ce ton absolument sûr de soi, la propagande du gouvernement Tisza n'avait pas manqué d'exercer une certaine influence sur le Parti de l'Indépendance et ce fut une des principales causes qui déterminèrent les inconséquences et les tergiversations du groupe de Károlyi dans le domaine de la politique extérieure.

La plate-forme, désignée par les colonnes de „Magyarország" et exprimant la politique du Parti de l'Indépendance relative aux nationalités, n'était pas apte à rendre sympatique l'idée du voyage de Saint-Pétersbourg devant les politiciens les plus importants des nationalités de la Hongrie. Les gouvernements autrichien et hongrois ont pu atteindre — et la cause en est à chercher dans le chauvinisme de l'opposition bourgeoise — que les partis des nationalités initiassent une campagne contre le groupe de Károlyi et tout spécialement contre l'idée du voyage de Saint-Pétersbourg.

Ce fut Alecsandru Vaida-Voevod (Sándor Vajda) qui au nom du Parti National Roumain avait répondu à l'intervention parlementaire de Géza Polónyi. Suivant Vaida, „les discours que l'on prononce à la Chambre des députés peuvent susciter l'impression et provoquer le sentiment aux périphéries du pays qu'il serait avantageux d'associer les tendances russophiles à celles républicaines. Ju suis autorisé de la part du Parti National Roumain de déclarer en mon nom, auss bien qu'en celui de mes camarades, que nous protestons solennellement contre de telles voix et de telles opinions . . . L'intérêt primordial des Hongrois et des Roumains, mais aussi celui des Slaves domiciliés sur le sol hongrois, donc l'intérêt de nous tous est de faire cause commune avec l'Allemagne . . . On ne peut le répéter assez souvent, qu'il s'agisse de conversations privées ou d'interventions parlementaires."[79]

Au bout d'un mois, le représentant de la bourgeoisie de nationalité roumaine adressa de nouveau des reproches aux députés faisant cause commune avec Mihály Károlyi. Au cours d'un débat parlementaire il protesta contre „la tendance russophile forcée à tout prix . . . car pareilles devises inconsidérées sont capables de provoquer dans l'âme du peuple les mêmes effets qu'un amadou brûlant jeté dans les chaumes."[80]

István Tisza fut reconnaissant pour le secours que lui apportait le Parti National Roumain, mais il ne manqua pas de suspecter Vaida lui-même de rapports russes. L'accusation du chef du gouvernement reposait sur le témoignage non confirmé d'un agent gouvernemental, du nom de Duliskovits. D'après celui-ci, Vaida-Voevod aurait entretenu des relations confidentielles avec les frères Gerovszky, connus pour leurs rapports intimes avec l'entourage du tzar. Vaida-Voevod répondit immédiatement à Tisza et, dans un discours orné

[78] Idem, le 7 juin, pp. 5—6. „La Russie et les Slaves de la Monarchie" (Oroszország és a monarchia szlávjai).

[79] JCd, tome 23, pp. 194—195., le 20 mars 1914.

[80] JCd, tome 24, pp. 17—18, le 23 avril 1914.

d'expressions hyper-loyales, donna un démenti formel aux accusations du premier hongrois.[81]

La presse socialdémocrate fournissait deux explications vraisemblables, pour rendre compréhensible le rabaissement de Vaida aux apparences loyales. D'une part, Tisza désirait parer à l'intervention de Masaryk, qui en Bohème préparait une interpellation au sujet de Duliskovits y menant également des intrigues. D'autre part, Vaida dressa des obstacles lors des négociations d'entente cordiale entre le gouvernement et le Parti National Roumain. En plus, pour compromettre le chef du gouvernement hongrois devant Vienne, Vaida souligna l'insuffisance du budget de la défense nationale lors des débats parlementaires. Le „Népszava" attaqua violamment Viada qui — à l'avis de ce journal — avec sa chatterie politique „peut se dire l'ami de n'importe qui, mais pas du peuple roumain."[82]

Vaida déconfit, n'apprit cependant rien des événements. Il publia une déclaration dans laquelle il souligna réitérément son loyalisme et ses sentiments antirusses.[83] Le parti lui-même, au nom duquel Vaida avait pris la parole, se fit entendre. Theodor Mihali (Tivadar Mihály) et Ştefan Pop-Cicio (István Pop-Csicsó) dans des déclarations de presse[84] et dans des interventions parlementaires[85] parlèrent de Tisza d'un ton acerbe, tout en rassurant le gouvernement que leur loyalisme envers la dynastie et le Monarchie était incompatible avec des attitudes russophiles.

Milan Hodža (Milán Hodzsa) et les politiciens bourgeois slovaques se joignirent au Parti National Roumain. Le journal „Slovenský denník" qualifia d'emblée de trahison la tractation éventuelle du gouvernement russe, mais ne s'opposa pas à Vienne et à l'alliance allemande.[86]

[81] Idem, pp. 20—22. L'accrochage de Tisza et de Vaida continua le jour suivant aussi et devint connu sous la dénomination „affaire Gerovszky-Duliskovits". Voir JCd, tome 24, pp. 42—43.

[82] „Népszava", le 24 avril 1914, p. 4. „Le Parti National Roumain est-il russophile ?" (Oroszbarát-e a román nemzeti párt ?); idem, le 25 avril, p. 5. „Tisza et Vaida" (Tisza és Vajda).

[83] „Népszava", le 30 avril 1914, p. 5. „Duliskovits, Tisza et les Roumains" (Duliskovics, Tisza és a románok).

[84] Idem, le 26 avril, p. 4. „L'affaire Duliskovits" (A Duliskovics-ügy).

[85] JCd, tome 24, p. 424., le 14 mai 1914.

[86] Au début, ce journal publiait les déclarations du groupe de Károlyi de façon objective sans commentaires ou critiques. Il les qualifiait de „révolution se déroulant dans les cerveaux". Voir p. ex. le numéro du 9 avril 1914, p. 1. „L'opposition hongroise contre la Triple-Alliance et pour l'amitié avec la Russie".

(Mad'arské oposíce proti trojspolku a za priatle'stvo s Ruskom). Dès qu'il avait publié cependant, le 23 avril 1914 (pp. 1—2.), — la déclaration de Milan Hodža, rédigée en termes méprisants et hostiles" „Milan Hodža de la politique hongroise" (Milan Hodža o mad'arskej politike), il se mit à nier les sentiments russophiles connus du peuple slovaque, en assurant Vienne de son loyalisme: „il nous faut convaincre Vienne que chez nous les aspirations politiques russophiles n'ont jamais existé et n'existent toujours pas. Notre peuple n'a jamais regardé au-delà des frontières" („... misime presvedcit'Viedeň, že politických aspiracii rusofilských u nás nikdy nebolo a neni. Naš národ nikdy nepozeral za hranicu." (Le 26 avril 1914, p. q1.)

L'autre quotidien slovaque répandu, le „Slovenský Týždenník" avait reconnu que la population slovaque comptait de nombreux éléments russophiles, mais il s'appliquait à convaincre ceux-ci de chercher appui près „des milieux compétents" de Vienne, à l'encontre de l'opposition hongroise s'orientant vers les Russes. „Les Slovaques qui n'ont pu renoncer aux espoirs témoignés vers les Russes traversant actuellement les moments amers de la désillusion. Ils serait cependant un crime contre le peuple Slovaque tout entier si chacun de nous ne se rendait pas compte dès maintenant des conséquences de la politique trompeuse russe. Bien entendu, les Russes ne font pas de la politique slovaque... La nécessité de trouver une entente avec les milieux compétants austro-hongrois nous apparaît donc d'autant plus importante. Ces milieux devraient s'efforcer

La fraction d'Apponyi, le groupe d'Andrássy, les radicaux bourgeois, les sociaux-démocrates et les chefs proéminents des partis des nationalités avaient donc rejeté, les uns après les autres, l'idée du voyage de Saint-Pétersbourg. „Ceux de Saint-Pétersbourg" sont ainsi restés quasi isolés. Dans cet isolement il revit un rôle prépondérant au fait que dans la lutte des fractions sévissant au sein du parti de l'Indépendanc, la tendance d'Albert Apponyi avait gagné lentement mais sûrement le dessus. Cet état des choses faisait déjà prévoir l'échec de cette initiative.

3. *Le voyage est souvent ajourné, finalement il est ôté de l'ordre du jour (du mois de mai au mois de juin 1914)*

Le 1er mai, dans son intervention parlementaire, Sándor Sztranyavszky, député du Parti du Travail, avait encore parlé du groupe de Károlyi comme d'un rassemblement dont les membres brûlent de se rendre en Russie. „Les troupes d'élite de l'honorable opposition sont actuellement à l'étude de la carte de l'Europe septentrionale, en cherchant la voie la plus courte qui mène à Saint-Pétersbourg."[87] Ce tableau n'existait cependant plus; il ne survivait que dans le cerveau des partisans du camp gouvernemental. En conséquence de la forte pression de la contre-fraction et de difficultés objectives se dressant devant l'action proposée, il a été conclu un compromis entre les deux ailes du Parti de l'Indépendance, dans les derniers jours du mois d'avril. Le groupe de Justh-Károlyi avait consenti à l'ajournement provisoire du voyage, annoncé pour le mois de mai.

Cette décision avait été rendue publique par Mihály Károlyi lui-même, — ne faisant cependant aucune mention de la lutte intérieure sévissant au sein de son parti, — dans une inverview accordée à Sokolovsky, envoyé spécial du quotidien russe „Ruskoye slovo" en Hongrie. Le premier rôle public du président-administrateur du Parti de l'Indépendance avait été accompagné d'un vif intérêt. Bien que cette interview fît croire à la réalisation postérieure du voyage, elle a suscité une certaine désillusion chez les ennemis de la Triple-Alliance et a provoqué une inquiétude prononcée chez les partisans du rapprochement russe. Mais voyons plutôt ce que Károlyi avait à dire à ce sujet.

„Le fait que nous exerçons une critique sévère sur la politique de la Triple-Alliance, n'équivaut nullement à une rupture immédiate et totale avec celleci. Nous voulons obtenir en premier lieu qu'elle abandonne sa politique agressive et adopte une politique paisible, répondant réellement aux intérêts de la Monarchie . . . Et j'en viens maintenant à notre voyage de Saint-Pétersbourg, dont à l'heure actuelle, on parle si souvent. Il n'y a que trois jours que je suis rentré d'Amérique et j'étais fort surpris d'entendre les rumeurs, suivant lesquelles nous serions déjà en train d'acheter nos billets de chemin de fer . . .

de servir sincèrement la justice de toutes les nations, en se rendant compte du fait que sans l'égalité des nations le diable emporterait non seulement les Slovaques, mais toute la Monarchie austro-hongroise." (Ti naši l'udia, čo sa nemohli rozlúčit' so svojimi ruskými nádejmi, prežijú teraz trpké chvíle sklamania, ale by to bol hriech proti slovenskímu národu, keby teraz už každý Slovák nestiahol zo závratníckej ruskej politiky všetky dôsledky. Rusi ovšem nerobia slovenskú politiku... A tým výraznejšie vidíme pred sebou súrnu potrebu, aby sme sa ksôr-neskôr dorozumeli s tými rakúskó-uhorskými smerodajnými kruhami, ktoré chcú poctivú nárdoný spravedlnost', vidiac, že bez národnej rovnoprávnosti vezme čert nielen nás, el aj celú rakúsko-uhorskú ríšu). Le 24 avril 1914, p. 1. „Les Russes pour les Hongrois" (Rusi — za Mad'arov ?). Cf. „Magyarország", le 5 mai 1914, p. 6. „La Russie et les Slaves de la Monarchie" (Oroszország és a monarchia szlávjai).

[87] JCd, tome 24, p. 202.

La décision de diriger le bateau de la Triple-Alliance vers des eaux plus paisibles et de conférer à la politique internationale de la Monarchie un aspect différent de celui d'aujourd'hui ne conduit pas nécessairement à un tel voyage. Pourtant ce fut une agréable surprise pour moi de voir comment l'opinion publique hongroise réagissait sur ce projet non existant dans la réalité. A mon avis, cette ambiance fournit un témoignage éloquent des sentiments de la nation, c'est une manifestation ouverte contre Vienne, la politique de la Triple-Alliance et les tendances agressives de celle-ci. C'est aussi un témoignage du fait que le peuple hongrois n'a plus de ressentiments contre la Russie. Nous sommes sur la bonne voie vers un rapprochement russe, nous constatons cette évolution avec joie, mais ne voulons pas commencer par un tel voyage . . . L'atmosphère favorable existe et de la faire mûrir, de l'approfondir, voilà notre devoir dans l'avenir immédiat — dans l'itntérêt même de la Monarchie."[88]

Le journal du groupe d'Apponyi accueillit avec satisfaction la déclaration de Károlyi, sonnant la retraite. Ce quotidien cherchait à désarmer l'action russe, en tenant largement compte des sentiments russophiles des grandes masses du Parti de l'Indépendance.

Il s'appliquait à consoler les électeurs du parti, méditant sur l'ajournement du voyage de Saint-Pétersbourg et sur l'arrêt de l'initiative de politique extérieure, en affirmant que l'alliance hungaro-russe pourra être plus solidement établie „si deux peuples vivant dans des Etats constitutionnels se tendent la main de leur propre gré."[89]

Le fait que la conception de politique extérieure d'Albert Apponyi avait passé au premier plan, se reflétait aussi immédiatement dans le „Magyarország". Le journal avait mis en vedette le passage de la déclaration de Károlyi, d'après lequel l'opposition indépendante ne protestait que contre certains actes, certaines formes concrètes de la gestion des affaires étrangères de la Monarchie. „Le voyage de Saint-Pétersbourg n'aurait été qu'une simple démonstration (?! — I.D.) — écrit ce journal — pour affirmer que la Hongrie ne considère pas la Triple-Alliance comme un dogme inviolable, que la politique actuelle de cette alliance est désapprouvée au point de vue des intérêts hongrois et qu'il est besoin de rapports amicaux aussi avec les puissances de l'Entente (! — I. D.)"[90]

Le journal du mouvement républicain de György Nagy commenta les récentes nouvelles avec une certaine inquiétude. Se basant sur les points imprécis de la déclaration de Károlyi et sur les commentaires encore plus confus, ce quotidien écrivit à juste titre que le Parti de l'Indépendance jouait au cache-cache politique „étant incapable de décider si le faucon hongrois devait tenir compagnie à l'aigle allemand ou à l'ours russe."[91]

Dans ce même numéro, la „Kossuth-Zászló" fait des reproches amers aux députés transylvains du Parti de l'Indépendance de rester inactifs, et de ne pas prendre part au mouvement dirigé contre l'alliance allemande.[92]

[88] „Magyarország", le 1er mai 1914, pp. 2—3. „Déclaration de Mihály Károlyi sur le voyage de Saint-Pétersbourg et la Triple-Alliance" (Károlyi Mihály nyilatkozata a pétervári útról és a hármasszövetségről).

[89] „Független Magyarország", le 3 mai 1914, p. 1. „Le *camarade* russe" (Az orosz „bajtárs").

[90] „Magyarország", le 3 mai 1914, p. 4. „Le voyage de Saint-Pétersbourg" (A pétervári út).

[91] „Kossuth-Zászló", le 3 mai 1914, p. 4. „L'espoir de la nation" (A nemzet reménye).

[92] Idem, p. 7. „Le Parti de l'Indépendance en délégation" (A függetlenségi párt delegációban). Les députés transylvains ont été critiqués à maintes reprises par „Kossuth-Zászló". Leur passivité s'explique sans doute par le problème aigu des nationalités de la Transylvanie.

Une huitaine passée, le „Kossuth-Zászló" parlait déjà ouvertement des différends au sein du Parti de l'Indépendance, séparant les différentes tendances et dans la politique extérieure et dans celle intérieure. „Le Parti de l'Indépendance se débat entre Scylla et Charybde: doit-il se déclarer pour ou contre la Triple-Alliance, doit-il se rendre oui ou non à Saint-Pétersbourg ? Cette incertitude s'explique par l'ancienne lutte des conservateurs et des radicaux de 1848. On peut constater d'ailleurs que depuis 25 ans c'est le principal lest du Parti de l'Indépendance. C'était à cause de ce différend qu'il s'avérait incapable de gouverner. Car il pourrait toujours retenir le pouvoir si alors, ses 260 députés avaient été tous, soit conservateurs, soit radicaux. Mais ils étaient divisés et ils ont échoué. Nous prophétisons: cette fois-ci ils n'iront pas très loin, non plus!"[93] Cet article fort instructif ne présente qu'un seul défaut: au lieu de critiquer les politiciens et les fractions, dignes d'une réprimande sévère, il n'avait blâmé que les controverses et les différends. Ainsi, cette prophétie pessimiste, au lieu de proposer un nouveau programme ferme, laissait entrevoir déjà la lente résignation du Parti Républicain.[94]

Endre Ady, le grand poète révolutionnaire-démocratique hongrois, protestait le plus vivement contre le recul du groupe de Károlyi. Son article est bref, mais extrêmement riche en idées. Nous en citerons les conclusions finales:

"Nous autres Hongrois, nous sommes pour l'Occident civilisé, mais pas pour l'Occident germanique. Nous pouvons nous imaginer — même aujourd'hui — des choses meilleures que Vienne, les Junkers ou la Poméranie. Si l'aile la plus radicale des plus radicaux des partis historiques hongrois regarde vers Saint-Pétersbourg, qu'elle le fasse, car elle a raison. Si c'est justement un comte Károlyi qui voit le plus clairement qu'il faut se rendre à Saint-Pétersbourg pour le maintien de l'équilibre, de notre équilibre menacé, tant mieux. Si la Russie pouvait nous doter d'une démocratie et d'une culture nouvelles, comme ce fut le cas avec les Etats balkaniques, notre joie déborderait. Mihály Károlyi a l'allure d'un homme érudit et exceptionnel qui ne pense et ne travaille pas à la façon des seigneurs polonais. La Russie elle-même n'a pas de plus grand intérêt que de voir à ses confins une Hongrie belle, riche et démocratique, contre les diverses rivalités germaniques. Il serait dommage si Mihály Károlyi renonçait, pour une cause ou une autre, à ce voyage de Saint-Pétersbourg, qui dans le coeur de milliers de Hongrois figure comme la seule voie viable."[95]

Le raisonnement de cet article ne peut être identifié précisément avec la conception d'aucun parti contemporain et d'aucun groupement politique organisé. Ady s'opposait le plus conséquemment aux militarismes allemand et

[93] Idem, le 10 mai, pp. 5—6. „Irons-nous ou n'y irons-nous pas à Saint-Pétersbourg ?" (Menjünk Pétervárra, vagy ne menjünk ?).

[94] Le „Kossuth-Zászló" avait consacré souvent des articles, rédigés dans un ton de sympathie, aux révolutionnaires russes. Dans son numéro du 14 juin il avait p. ex. pris le parti des mouvements souterrains, contre la Russie (p. 12. „L'abre portera-t-il des fruits ?" (Lesz-e gyümölcs a fán ?):)

Il est intéressant d'analyser la façon de voir des républicains hongrois. Leur jugement sur la Russie est empreint de contradictions, car ils idéalisaient la situation juridique de la paysannerie russe. „C'est avec nostalgie que nous pensons à la Russie, où l'on n'avait noté aucun cas quand le moujik eût été condamné pour contravention." Idem, le 14 juin, p. 5.

[95] „Új Magyar Szemle", No. de mai. „Le voyage de Saint-Pétersbourg" (A szentpétervári út). Reproduit par Gyula Földessy dans son livre: „Articles et études sélectionnés d'Endre Ady" (Ady Endre válogatott cikkei és tanulmányai), Budapest, 1954, pp. 362—364.

autrichien, son point de vue différait donc nettement de celui des politiciens et publicistes bourgeois-radicaux. Il ne cachait pas „l'absolutisme, le caractère féodal et l'oppression ecclésiastique" du tzarisme. Il avait sous les yeux „tout le caractère meurtirer" du régime russe contemporain, donc ce, qu'un bon nombre des députés indépendants, désireux de se rendre à Saint-Pétersbourg, voulait ignorer complètement.

Son opinion différait de celle du Parti de l'Indépendance aussi en ce qu'il avait mis l'accent, dans le rapprochement russo-hongrois proposé, sur la possibilité d'une transformation démocratique, liée étroitement à l'indépendance. Ady se montrait supérieur aussi aux auteurs sociaux-démocrates, ceci grâce à son réalisme sain, aucunement étrange aux vrais révolutionnaires. Il n'avait pas considéré d'emblée comme impossible que la politique extérieure de la Russie tzariste puisse appuyer de façon objective la lutte libératrice nationale d'un petit peuple voisin, menée contre une autre grande puissance.

Dans l'introduction de son article il se référait aux pays balkaniques et en énumérant des données historiques concrètes, il parvint à démontrer la réalité de cette possiblité. Ady avait parfaitement compris le caractère singulier de la politique extérieure tzariste (démontré d'ailleurs déjà par les fondateurs du socialisme scientifique) qu'indépendamment de son hyperconservativisme dans son propre pays, elle était capable de revêtir le masque du libéralisme le plus extrémiste à l'étranger, si ses intérêts spéciaux momentanés l'exigeaient.

Dans le voyage de Saint-Pétersbourg Ady voyait le symbole „de l'audace suprême", celui de „l'action" nationale et sociale. De nos jours, nous savons déjà que l'idée d'Ady, publiée quelques semaines avant l'éclatement de la Première Guerre mondiale, ne fut qu'une utopie, mais en quelque sorte une prévoyance exhortative aussi. Le grand poète hongrois avait reconnu, durant l'existence même du tzarisme, un appui des libertés et de la démocratie hongroises en Russie, en ce pays, dont l'avenir révolutionnaire prochain fut une certitude pour lui.

Les événements n'avaient cependant pas confirmé, au moins temporairement, les paroles prophétiques d'Ady. Le 3 mai on publia la déclaration de Gyula Justh, confirmant l'ajournement, à un temps indéterminé, du voyage de Saint-Pétersbourg. Le communiqué bref de Lovászy, publié parallèlement, s'abstenait d'entrer dans les détails. Le commentaire rédactionnel, précédant les déclarations mentionnées, fit allusion à ce que le voyage projeté pour le mois de mai pourrait avoir lieu au cours de l'été ou au début de l'automne.[96]

„Magyarország" désirait persuader ses lecteurs que „l'importance de cette affaire ne résidait pas dans le fait que le voyage aurait lieu ou non, mais plutôt dans l'atmosphère de l'opinion publique hongroise, dans l'accueil enthousiaste, réservé à un projet qui n'avait même pas reçu l'approbation des milieux compétants."[97]

Le 7 mai un communiqué officiel du directoire du Parti de l'Indépendance avait fait savoir que le projet du voyage de Saint-Pétersbourg pourrait être

[96] „A Nap", le 3 mai 1914, p. 1. „Tisza, Justh et Saint-Pétersbourg" (Tisza, Justh és — Pétervár).

[97] „Magyarország", le 7 mai 1914, pp. 4—5. „Un quotidien russe sur la visite de Károlyi en Amérique et sur le voyage de Saint-Pétersbourg" (Orosz újság Károlyi amerikai útjáról és a pétervári látogatásról).

repris en août. Le parti exprimait sa satisfaction sur ce que les scrupules d'Apponyi avaient pu être éliminés.[98] Quarantehuit heures avaient passé seulement et „A Nap" fit déjà savoir que le voyage de Saint-Pétersbourg serait discuté en août comme un simple projet, car — suivant une idée nouvellement conçue — les députés se rendraient d'abord à Paris.[99]

La visite en France, couplée étroitement au voyage de Saint-Pétersbourg, aurait pu — sans aucun doute — donner un nouvel essor à l'action de politique extérieure des indépendants, mais — dans les circonstances données — le projet de voyage parisien avait été opposé à celui de Saint-Pétersbourg et il fut destiné à affaiblir l'entreprise visée, concernant la Russie. Certains dirigeants du parti et les grandes masses des électeurs étaient mécontents — suivant le témoignage d'un grand nombre d'articles de presse — de l'ajournement du voyage déjà annoncé. C'était certainement pour adoucir ce climat que le groupe d'Apponyi avait inventé l'idée de l'excursion à Paris. L'attitude germanophile connue d'Albert Apponyi et de Ferenc Kossuth ne contredit nullement à cette manoeuvre. Tous les deux insistaient déjà depuis longtemps sur la nécessité d'accoupler les soi-disant „avantages" offerts par la Triple-Alliance, à l'élargissement des rapports financiers avec le capital français. L'aile germanophile du Parti de l'Indépendance interprétait explicitement ainsi le voyage parisien initié par elle.

Et leur calcul s'avérait juste. Dans le camp opposé peu seulement se rendaient compte que la nouvelle proposition tendait à arracher le venin à l'action de politique extérieure du Parti de l'Indépendance. La plupart d'entre eux ne comprenaient guère qu'à l'encontre du voyage de Saint-Pétersbourg qui eût certainement équivalu à une démonstration politique de grande envergure, le recours aux maisons de banque française aurait présenté un tout autre aspect.

La tendance germanophile fit usage de toutes les armes de l'éloquence en faveur de l'excursion à Paris, pour faire accepter par l'opinion publique l'abandon du voyage de Saint-Pétersbourg. Chose curieurse, c'étaient justement les germanophiles qui invoquaient l'amitié traditionnelle france-hongroise. Ils mettaient en parallèle la constitution et la structure sociale de la France et celle de la Russie, en ayant soin de ne pas faire mention de l'alliance militaire et financière intime reliant ces deux pays. Les „flûtes enchantées" avaient bien opéré. Force fut faite au groupe de Károlyi d'accepter la primauté du voyage de Paris. Personne n'avait remarqué que la projectile du voyage de Saint-Pétersbourg avait été remplacé par la cartouche à blanc du voyage de Paris.

György Nagy, leader du mouvement républicain, avait accueilli, lui aussi, avec satisfaction l'idée de la visite proposée en France. L'unité subitement refaite du Parti de l'Indépendance n'éveilla en lui point de soupçons au contraire, lui inspira de l'enthousiasme. Dans le projet du voyage de Paris, qui n'était à ce temps-là qu'un compromis arraché par l'aile germanophile prix de luttes acharnées, Nagy voyait à tort la victoire des adversaires de la Triple-Alliance. Mais justement parce qu'il était en méconnaissance des choses, il exigea du Parti de l'Indépendance encore plus énergiquement qu'auparavant „de prendre position ouvertement et courageusement contre la Triple-Alliance. La forte

[98] „A Nap", le 7 mai 1914. p. 1.

[99] Idem, le 9 mai, p. 1. „C'est à Paris que se rendra en été le Parti de l'Indépendance" (Párizsba megy nyáron a Függetlenségi Párt).

main germanique – écrivit Nagy – étouffe chaque mouvement libre de la Hongrie et il équivaudrait à un suicide national de tolérer paisiblement et lâchement que la botte germanique atteigne les marchés de l'Europe orientale en piétinant les intérêts hongrois."[100]

L'action radicale dans le domaine de la politique extérieure avait cependant touché à sa fin. Au meeting populaire de Hódmezővásárhely – auquel, suivant une décision prise à la fin d'avril, le Parti de l'Indépendance aurait dû annoncer la nouvelle vague de sa politique extérieure – Gyula Justh ne parla que banalement de l'utilité générale des voyages à l'étranger, ne faisant allusion ni au voyage de Saint-Pétersbourg, ni à celui de Paris.[101]

Dans ces circonstances, la presse gouvernementale avait raison d'affirmer que selon toute vraisemblance, l'idée du voyage de Saint-Pétersbourg appartenait déjà au passé, malgré que „durant des semaines ce fût la seule question agitant les sentiments politiques et qu'il n'y ait aucun homme adulte dans le pays qui n'en eût entendu parler."[102] Au sein du Parti du Travail on ironisait: Gyula Justh et les autres seize députés indépendants peuvent maintenant mettre „à la fenêtre" leurs passeports valables.

A partir des ides de mai, l'opinion publique toute entière se tourna vers les séances des sous-comités de la „délégation mixte" austro-hongroise, créée pour discuter les affaires communes. Puis vinrent les séances plénières de la „délégation mixte". Le Ministère des Affaires Etrangères commun et le gouvernement hongrois se préparaient à parer aux interventions des députés indépendants. Les dirigeants de la Monarchie craignaient que les délibérations de la délégation mixte ne fournissent occasion au renouvellement de l'action oppositionnelle dans le domaine des affaires étrangères. Comme les journaux contemporains l'avaient signalé, aux séances des souscomités on pouvait noter la présence de Léopold Berchtold et de tous les fonctionnaires importants du Ministère des Affaires Etrangères commun, ainsi que des généraux et des amiraux de Ministère de la Guerre commun. István Tisza arrivait aux séances avec une serviette, grande comme une malle.

Les milieux officiels pouvaient cependant se rendre compte assez vite que leur crainte étiat, en partie, sans fondement. Même Károlyi et ses adeptes les plus proches s'abstinrent d'employer aux séances des souscomités le ton de fin d'avril.[103] Doté d'un bon sens tactique, István Tisza fit semblant d'aller à la rencontre de l'opposition. Il soulignait que la Monarchie voulait vivre en paix et en amitié avec la Russie, il admettait l'utilité des visites à l'étranger, mais ajouta qu'il désirerait voir la réalisation de voyages autres que ceux qui ont pour but de manifester contre la Triple-Alliance dans un pays appartenant à une coalition ennemie. Ce fut alors le tour de l'opposition de se moquer de la russophilie toute récente d'István Tisza.[104]

[100] „Kossuth-Zászló", le 24 mai 1914, p. 9. „Meeting populaire à Hódmezővásárhely" (Népgyűlés Hódmezővásárhelyen). Voir encore l'article consacré au „Voyage parisien" (A párisi út) dans le numéro du 17 mai, pp. 3—4.

[101] „Magyarország", le 19 mai 1914, p. 7. „Justh et Károlyi à Hódmezővásárhely" (Justh és Károlyi Hódmezővásárhelyen).

[102] „Igazmondó", le 9 mai 1914, p. 3., „Chronique politique" (Politikai krónika).

[103] Cf „Magyarország", le 13 mai 1914, pp. 4—5., „Le débat sur la politique extérieure" (A külügyi vita).

[104] Idem, le 15 mai, pp. 2—3. „Tisza et la Russie" (Tisza és Oroszország). Sous-titre: „Les changements d'opinion miraculeux du chef du gouvernement" (A miniszterelnök csodálatos nézetváltozásai).

La politique de la défense élastique fut appliquée par les milieux gouvernementaux aussi aux séances plénières, non en dernier lieu pour seconder le groupe d'Apponyi cherchant à convaincre Gyula Justh et Mihály Károlyi. Ce fut dans cet ordre d'idée que le discours du rapporteur Ferenc Nagy contenait le passage suivant: „la fidélité et l'attachement à la Triple-Alliance ne nous empêchent nullement d'entretenir aussi les rapports les plus amicaux avec les autres grandes puissances . . ."[105]

L'opposition n'avait nullement délibéré sur la possibilité d'une rupture avec la Triple-Alliance, elle n'avait pas exigé des changements fondamentaux dans les affaires étrangères, néanmoins, le parti gouvernemental fut obsédé par cette idée. György Lukács, député du Parti du Travail avait adressé la question suivante aux membres de la délégation: „est-ce qu'il est permis de mettre en discussion même théorique le relâchement ou la rupture de nos rapports avec la Triple-Alliance, garantie la plus rassurante de notre développement, de notre réussite et de notre progrès, ceci afin de parvenir à des liens plus amicaux avec la Russie ?"[106]

Le discours du comte Károly Khuen-Héderváry se basait sur la même argumentation.[107]

Gyula Andrássy et Albert Apponyi, malgré quelques réserves (en majorité de caractère agraire), avaient appuyé le gouvernement fermement dans la question la plus importante, notamment dans celle du maintien de l'alliance allemande. Apponyi avait déclaré que la position favorable de la Hongrie changerait au moment „où le pays ne disposerait plus d'un fort pouvoir, indépendant de la Russie, mais devrait rechercher les vases de sa puissance en Russie."[108]

István Tisza fut content de l'attitude conciliatrice de l'opposition et résuma de façon extrêmement habile les dèbats qui avaient eu lieu aux séances de la délégation. „Je vous pose maintenant une question-disait-il en s'adressant aux députés du Parti de l'Indépendance — la voici. Supposons que la Hongrie ait un jour un gouvernement dirigé par MM. les comtes Gyula Andrássy et Albert Apponyi — possibilité fort réelle d'ailleurs. Supposons en autre que ces Messieurs dirigent alors la politique extérieure de la Hongrie conformément à la politique de la Triple-Alliance. Est-ce que vous voterez confiance à ce gouvernement ou bien vous le renverserez ? Car si vous appuyez ce cabinet malgré sa politique favorable à la Triple-Alliance, alors vos réserves contre elle sont de nature plutôt . . . académique. Vous accepterez la Triple-Alliance dès le moment où celle-ci sera représentée devant vous par un gouvernement hongrois qui vous paraîtra plus sympathique."[109]

La question posée par Tisza et le commentaire de celle-ci prouvent éloquemment que le chef du cabinet hongrois n'était point dupe et savait fort bien commant une partie considérable de l'opposition interprétait la formule souvent citée d'après laquelle on devait s'opposer à la politique *d'alors* de la Triple-Alliance.

[105] Journal de la délégation du parlement hongrois appelée à discuter les question communes, 1914, p. 127, le 26 mai.

[106] Idem. p. 145., le 16 mai.

[107] Idem, pp. 176—177., le 27 mai.

[108] Idem, p. 132., le 26 mai; et p. 174., le 27 mai.

[109] Idem. p. 188., le 27 mai.

Le réponse fut donnée à Tisza par les discours de Mihály Károlyi et Márton Lovászy, suivis par l'audience avec un itérêt particulier. Dans un discours de plusieurs heures, le président-administrateur du Parti de l'Indépendance, énuméra de façon détaillée les préjudices industriels et agricoles portés à la Hongrie par la politique économique du gouvernement allemand et l'accord de douane défavorable conclu avec l'Allemagne. Il éleva sa voix contre la politique de guerre. Il exigea des rapports amicaux avec la France et la Russie.

Mais la question décisive, posée par le chef du gouvernement, fut tout autre. Tisza voulait savoir si le Parti de l'Indépendance resterait en toute circonstance ennemi de l'alliance allemande ou bien, sous certaines conditions, s'il serait enclin, à un compromis. La réponse de Károlyi à cette question contredisait à toute son argumentation préalable. Il disait notamment que sie Andrássy et ses partisans faisaient une „autre politique" au sein de la Triple-Alliance, alors il garderait — en théorie — ses principes mais il regarderait la politique du Ministère des Affaires Étrangères sous un angle tout autre que précédemmant.[110]

Le discours de Márton Lovászy suivait la piste battue par Mihály Károlyi. Il riposta à Tisza qu'il tenait pour impossible que sous un gouvernement Andrássy-Apponyi la politique extérieure de la Triple-Alliance ait le même accueil en Hongrie que sous le cabinet Tisza.[111] Ceci impliquait nettement qu'avec Andrássy et Apponyi la Triple-Alliance deviendrait acceptable.

Ces réponses font témoignage d'importante illusions, se rattachant à la personne d'Apponyi et à celle d'Andrássy (et bien entendu à la Triple-Alliance)! Cédant à ces espérances sans fondement et à la pression oppositionnelle germanophile, la fraction de Justh-Károlyi du Parti de l'Indépendance n'avait pas exigé aux séances de la délégation une rupture inconditionnelle avec la Triple-Alliance.

Le 29 mai survint le décès de Ferenc Kossuth. L'autre président du parti, Gyula Justh, venait de démissionner. Albert Apponyi, pour influencer favorablement Károlyi, ne se fit pas désigner pour la présidence. Le poste du président fut donc offert à Károlyi, élu dans la suite. Compte tenu aussi des débats ayant eu lieu aux séances de la délégation, on comprend facilement pourquoi une action plus juste et plus ferme contre l'alliance allemande et la politique de guerre se fit provisoirement attendre.

Le voyage de Saint-Pétersbourg ne remplissait plus en gros caractère les premières colonnes des journaux et ne figurait plus à l'ordre du jour des différentes assemblés. Mais l'opinion publique en résonnait encore longtemps. Au mois de juin, plusieurs articles parus dans la presse indépendante prouvaient que les idées suscitées par l'affaire de Saint Pétersbourg avaient retenu l'attention des publicistes et des savants sympathisant avec le Parti de l'Indépendance. Aussi continuèrent-ils de s'en occuper activement. Ce fut à ce temps-là que vit le jour l'appréciation dans une certaine mesure modifiée de l'intervention tzariste de 1849. Les indépendants polémisant avec les arguments autrichiens et ceux du Parti du Travail nous avaient déjà fourni, aussi par le passé, des points de vue intéressants sur les corrélations internationales de la reddition de Világos en 1849. La constatation suivante est due p. ex. à la plume de Barna

[110] Idem, pp. 189—199., le 27 mai. Dans le discours de Károlyi on trouve encore des passages nationalistes, se rapportant surtout à la politique balkanique de la Monarchie et au problème des nationalités de la Hongrie.

[111] Idem pp. 207—209. le 29 mai.

Buza: „Ce fut Vienne qui nous à abattus. L'armée moscovite ne représentait dans sa main qu'une arme blanche empruntée pour ce massacre. Drôle de plaisanterie, mais Vienne exige maintenant que nous détestions l'arme et baisions affectueusement la main qui la portait."[112] A une autre occasion, le quotidien „Magyarország" répondit à son confrère viennois „Neue Freie Presse" dans les termes suivants: „C'était bien dommage d'évoquer de façon profanatrices les jours funestets et de forger des arguments politiques des larmes d'une nation. Certes, nous nous rappelons Világos, nous savons fort bien qui fit déferler sur nous les armées russes et nous n'oublions pas Arad, non plus."[113] Cette même conception en voie de formation surgit dans le mation surgit dans le discours de Lovászy, tenu au meeting populaire de Félegyháza.[114]

Au début de mai, ces vagues conceptions se sont concentrées déjà sous la forme d'un jugement ferme: „Les principaux coupables ne fussent pas ceux qui envahirent le pays afin de briser notre résistance, mais ceux qui les ont lâchés sur nous . . . Nous montrerons-nous amicaux envers Vienne qui demanda le secours des Moscovites, et témoignerons nous en même temps de l'hostilité envers les Russes qui n'avaient fait leur entrée en Hongrie que pour répondre à la demande de secours de Vienne ?"[115]

Ces remarques, ces apports partiels ont été résumés en juin par Dénes Pázmándy, alors jeune historien, qui venait de rentrer de son voyage d'études de la Russie. Dans une suite d'articles, publiés dans „Magyarország", le jeune historien avait donné un résumé succint des résultats de ses recherches scientifiques. Ces articles prouvèrent le rôle initiateur actif de la cour autrichienne dans l'intervention armée de la puissance tzariste en Hongrie. L'analyse historique de Pázmándy se termina par la conclusion suivante, ayant trait à la politique d'actualité: „Malgré les efforts de l'influence allemande de maintenir la querelle – dans son propre intérêt – entre les peuples russe et hongrois, l'entente réciproque entre les deux nations commence à s'affirmer et il est certain que sous peu une amitié sincère s'établira entre elles. Pierre Ier le Grand avait reconnu Ferenc Rákóczi II non seulement comme prince de Transylvanie, mais – après la détronisation de la maison autrichienne à Onod – aussi comme chef suprême de la Hoggrie et il conclut avec lui une alliance effensive et défensive. Il y a d'ici deux cents ans et la voie à suivre nous a été déjà désignée. Il est temps de prendre cette juste direction." A tout cela Pázmándy avait joint un fragment d'une lettre de Lajos Kossuth, datée du 25 septembre 1886, où le chef d'autre-fois de la Guerre d'Indépendance hongroise avait exprimé ses sentiments amicaux envers le peuple russe.[116]

L'analyse historique et politique des événements avait donc conviancu une partie des indépendants et des républicains que „l'idée de la fraternisstion

[112] „Magyarország", le 9 avril 1914, p. 1. „Rappelons-nous Világos !" (Emlékezzünk Világosra !)

[113] Idem, le 11 avril, p. 3. — Ce fut à Arad, ville de province, qu'ont été exécutés par pendaison, sur l'ordre du gouvernement viennois, treize généraux de l'armée régulière hongroise, pour avoir conduit leurs troupes contre les armées impériales lors de la Guerre d'Indépendance hongroise de 1848—1849.

[114] Idem, le 21 avril, p. 1.

[115] Idem, le 6 mai, p. 6., „L'amitié russe" (Az orosz barátság).

[116] „Magyarország", le 6 juin, pp. 7—8. „Les antécédents de l'invasion moscovite en 1849" (Hogyan hozták be a muszkát 1849-ben); le 26 juin, p. 5. „La convention de Varsovie, et ses antécédents. Partie Iére" (A varsói konvenció és előzményei I); le 28 juin, pp. 5—7. „La convention de Varsovie, et ses antécédents. Partie IIe" A varsói konvenció és előzményei II).

russo-hongroise n'est ni stupide, ni superficielle; la raison et la logique exigent que nous choisissions nos amis dans l'espoir d'avantages matériels et spirituels maximum."[117]

Comme il ressort de ce qui précède, les politiciens et les publicistes du Parti de l'Indépendance, dans l'ardeur de leur lutte menée contre l'influence allemande et autrichienne, avaient idéalisé à maintes repries le rôle historique contemporain du tzarisme[118], en offrant ainsi un excellent front d'attaque à leurs opposants.

La Guerre mondiale avait presque complètement balayé le souvenir du projet du voyage de Saint-Pétersbourg. Cependant les autorités, conscientes de l'atmosphère qui s'était créée au printemps de 1914 dans les masses du Parti de l'Indépendance et même au temps de l'offensive russe dans les Karpates, craignaient que les sentiments russophiles ne renaissent dans l'âme des indépendants. Le 25 septembre 1914, le chef de la police frontalière de Máramarossziget avait remis au Ministère de l'Intérieur un rapport de ses agents, accompagné d'une lettre explicative digne d'intérêt.

Il ressort de la lettre d'accompagnement, qu'aux yeux de l'inspecteur supérieur la façon de penser des adeptes du Parti de l'Indépendance équivalait en quelque sorte aux sentiments russophiles. „L'agent secret Homicskó m'a remis son rapport sur tout ce qu'il avait constaté au cours de son voyage (sic!). Le rapport est annexé à ma présente lettre en duplicata légalisé. Connaissant les sentiments de quelques communes de la région parcourue par Homicskó — la population étant en grande majorité pour le Parti de l'Indépendance — je tiens pour probable le passage du rapport, d'après lequel la proclamation russe pourrait exercer une certaine influence sur les habitants, ne comptant d'ailleurs que des citoyens de nationalité hongroise. Aussi ai-je considéré comme mon devoir de vous soumettre le rapport en question. Agréez, etc."[119]

Lors des interrogatoires des officiers et soldats hongrois, tombés dans les mains de troupes russes, des idées relatives au voyage de Saint-Pétersbourg surgissaient à maintes reprises. Les officiers sympathisant avec le group de Károlyi avaient utilisé leur interrogatoire pour soumettre des propositions au gouvernement russe pour qu'il modifie sa politique à l'égard de la Hongrie. Suivant les dires des prisonniers de guerre hongrois, la Hongrie se serait séparée de l'Allemagne si elle avait reçu une garantie ferme de la part du gouvernement russe concernant l'indépendance future de l'Etat Hongrois.[120]

A la fin de 1913 et dans le premier semestre de 1914 les partis bourgeois de l'opposition hongroise, forcés à la retraite dans le domaine de la politique inté-

[117] „Kossuth-Zászló", le 7 juin 1914, pp. 13—14.; idem, le 14 juin, p. 11. László Csernőy „L'amitié russo-hongroise" (Az orosz-magyar barátság).

[118] Mentionnons ici les articles, consacrés à la politique agraire „moderne" du tzar et du gouvernement tzariste, parus dans „Magyarország" (le 10 mai, pp. 5—6.; le 17 mai, pp. 7—8, J. Sz.: „La récente réforme agraire de la Russie" (Az új orosz agrárreform). Le fait que la presse du Parti de l'Indépendance accorda crédit à la théorie fantastique, affirmant la parenté des peuples russe et hongrois à base de la „communaute historique des Huns et des Scythes", met en lumière l'idéologie bourgeoise erronée de celle-ci. Cf. „Magyarország", le 8 mai, p. 1. Mihály Herczegh, professeur à l'Université, conseiller aulique: „La parenté des nations russe et hongroise" (A magyar és orosz nemzet rokonsága); idem, le 17 mai, pp. 34—35. Elek Fáy: „La parenté russo-hongroise" (Az orosz-magyar rokonság).

[119] Arch. Nat. Min. de l'Int. res. 1914.[10]./pos. 5030.

[120] Antal Józsa: „Contributions à l'histoire des prisonniers de guerre hongrois en Russie" (Adalékok az oroszországi magyar hadifoglyok történetéhez), „Hadtörténeti Közlemények", 1961, fascicule II, p. 648.

rieure, cherchaient à renverser le gouvernement Tisza par une manifestation vigoureuse dans le domaine de la politique extérieure. Ce tournant indiquait une certaine radicalisation de l'opposition, mais démontrait clairement que faute d'un programme conséquemment démocratique, elle était incapable de mobiliser les masses.

Le promoteur principal du contre-coup de politique extérieure fut la fraction de Justh-Károlyi du Parti de l'Indépendance Hongrois. Mihály Károlyi ne se contenta pas des déclarations énumérant les griefs, mais entama une politique extérieure active. A part ses voyages en Amérique et à Paris, il avait prévu également une visite à Saint-Pétersbourg, désireux de manifester contre l'alliance allemande et de tâter les possiblités d'un rapprochement hongrois aux puissances de l'Entente.

Dans l'histoire du Parti de l'Indépendance, l'orientation personnelle dans les affaires étrangères passait déjà à elle seule pour un événement extraordinaire. L'idée de la rupture avec la Triple-Alliance et la réalisation d'une alliance russo-hongroise contre la maison des Habsbourg revêtirent cependant un caractère quasi révolutionnaire.

Le projet du voyage de Saint-Pétersbourg s'est éventé avant sa réalisation, au moment où Károlyi se trouvait encore en Amérique. Ce projet rencontra un accueil favorable en Hongrie chez les partisans de l'aile gauche du Parti de l'Indépendance (fraction de Justh) et chez ceux du mouvement républicain de György Nagy. On se mit au travail pour préparer le voyage d'un groupe de députés indépendants en Russie. Le voyage de Saint-Pétersbourg devint peu à peu, — aux yeux des masses éprises de l'indépendance nationale intégrale et opposée à l'armement excessif, — le symbole de la rupture avec l'Autriche et l'Allemagne, le gage de l'Etat hongrois indépendant et celui de la paix. Cet état des esprits se reflétait bien dans un article de presse du grand poète révolutionnaire hongrois, Endre Ady, article intitulé: „Le voyage de Saint-Pétersbourg."

Ce voyage et les espoirs auxquels il donnait naissance, à titre juste ou injuste, ne purent cependant prendre corps par suite d'une coincidence d'événements tant intérieurs qu'extérieurs.

Après le retour de Károlyi, il devint évident que l'idée de l'entreprise de Saint-Pétersbourg dépasssait non seulement les conceptions du groupe d'Andrássy, mais aussi celles du groupe de Ferenc Kossuth et d'Albert Apponyi — ces groupes représentant les diverses fractions du Parti de l'Indépendance. C'est que les conceptions des leaders précités visaient en premier chef au renversement du gouvernement Tisza. Les milieux oppositionnels pro-autrichiens et pro-allemands avaient exercé une pression considérable sur le président-administrateur du Parti de l'Indépendance après sa rentrée de son voyage d'Amérique. Mihály Károlyi et ses amis politiques n'étaient pas encore décidés, à ce temps-là, de s'opposer sans condition à la Triple-Alliance et de rompre définitivement avec l'Autriche. Ce tournant politique survint seulement plus tard, au temps des mouvements révolutionnaires ouvriers-paysans, sous l'action purifiante et éclaircissante de ceux-ci.

Le manque de rapports révolutionnaires, la prise de position du Parti Radical Hongrois et celle du Parti Socialdémocrate de Hongrie ne permirent pas que l'action de politique extérieure, proposée par Károlyi, devînt une manifestation vigoureuse dirigée contre les militaristes et les Habsbourg. Les milieux radicaux bourgeois se firent défenseurs de la cause de l'alliance allemande.

La presse socialdémocrate avait défendu l'opposition contre l'accusation de la haute trahison, elle avait démasqué la tartuferie de la presse gouvernementale de Budapest et de Vienne et avait dépeint réellement le caractère brutal du tzarisme, sous forme d'un avertissement adressé à l'opposition bourgeoise. Ce sont les éléments positifs portés au crédit des sociaux-démocrates. D'autre part, à base de conceptions théoriques mal interprétées et à cause de fausses illusions suscitées par l'espoir d'une éventuelle politique de réforme de la cour de Vienne, appelée à renouveler la Monarchie, cette même presse bagatellisa l'entreprise de Károlyi et se désolidaris d'aveca celle-ci.

Les dirigeant bourgeois des nationalités, alliés fidèles de la dynastie des Habsbourg, entrèrent en lutte contre le voyage proposé avec une énergie inattendue. Quant au gouvernement Tisza, il mena une campagne de calomnies sans scrupules contre les partisans du voyage de Saint-Pétersbourg. Par une propagande habile, faisant croire à l'inépuisabilité des ressources des militaristes austro-allemands, et non en dernier lieu par la mise en oeuvre de tous les partis et de toutes les fractions politiques opposés au groupe de Károlyi, il réussit à miner peu à peu l'action en vue.

L'existence du tzarisme fut un des plus importans obstacles dans la voie de la réalisation de la visite en Russie et d'une alliance éventuelle russo-hongroise, garantissant l'indépendance hongroise. L'absolutisme tzariste, ayant mené une lutte acharnée contre les mouvements révolutionnaires des peuples de la Russie, fut odieux aussi devant la nation hongroise. Le visage démasqué du tzarisme ressortit également d'un article du quotidien russe „Novoje vremja", tendant à opposer les Hongrois à la lutte du peuple polonais pour sa liberté nationale. La prise de position négative de sociaux-démocrates et des radicaux bourgeois hongrois fut déterminée dans une certaine mesure par la crainte du tzarisme. L'indécision des indépendants et l'hésitation des républicains furent motivées de cette même crainte. L'opposition avait droit de croire qu'en contactant le régime tzariste, elle compromettrait les aspirations nationales hongroises et créerait une situation encore plus désavantageuse.

Mais l'Entente et ainsi la Russie officielle n'attendaient pas à bras ouverts les délégués du Parti de l'Indépendance. La volte-face n'eût été discutée de la part de l'opposition bourgeoise hongrois qu'à base de l'intégrité traditionnelle de la Hongrie soi-disant „historique" et du maintient inchangé de la „suprématie" des classes dirigeantes du pays. Ces exigences paraissaient d'emblée inacceptables pour les puissances de l'Entente (et tout spécialement pour la Russie), vu que la mise à profit du problème des nationalités de la Hongrie jouait un rôle important dans leurs menées impérialistes. Finalement, la situation internationale tendue et la Guerre mondiale, éclatant au bout de quelques semaines, mirent fin aux expérimentations et négociations.

La façon de penser des Hongrois progressistes fut fructifiée par des reconnaissances de grande valeur – sous-produits de la lutte déployée autour du voyage de Saint-Pétersbourg – se présentant sous une forme primitive mais offrant de larges perspectives.

Lors de la campagne menée contre l'oppression autrichienne et l'influence allemande, une partie de l'opposition bourgeoise de la Hongrie s'imprégnait de plus de la conviction que l'Etat hongrois indépendant ne pourrait être créé sans l'appui d'une des grandes puissances. L'analyse de la situation internationale fit comprendre à l'opposition que cette grande puissance ne pourrait être autre que la Russie. Les proéminents du Parti de l'Indépendance

et du Parti Républicain se mirent à réfléchir sur la mise en valeur des traditions de politique extérieure de la guerre de libération de Rákóczi. La mise en jeu de l'idée de l'indépendance nationale conférait un coloris particulier aux sentiments pro-russes de l'an 1914, car au cours des décennies écoulées, les manifestations russophiles des milieux progressistes se basèrent presque exclusivement sur les motifs de la lutte sociale.

Cet ordre d'idées permit d'éclaircir un des problèmes encore obscurs de la Guerre d'Indépendance hongroise de 1848—1849. L'alliance russo-autrichinne avait empêché pendant longtemps l'historiographie hongroise d'analyser le rôle de la dynastie des Habsbourg dans la préparation de l'intervention armée de la puissance tzariste en Hongrie. A partir de ce moment-là, il devint cependant clair pour tout le monde, — à tous le moins pour les historiographes de la soi-disant „tendance kouroutz!" de l'historiographie bourgeoise hongroise, — que l'absolutisme autrichien portait une responsabilité ex-aequo avec le tzarisme pour les événements de Világos en 1849.

L'idée bien qu'isolée, mais la plus importante des déclarations progressistes fut celle qui préconisait une alliance stable et sincère entre le peuple hongrois et la Russie, libérée du joug du tzarisme.

Ces reconnaissances sont les éléments progressistes, projetant l'avenir, des luttes spirituelles qui avaient accompagné les dicussions relatives au voyage de Saint-Pétersbourg. A l'époque des événements, leur action politique fut, bien entendu, très restreinte. Mais elles ont été emmagasinées certainement dans les cerveaux et à la fin de la Guerre mondiale, au tournant décisif de l'histoire, elles ont facilité l'élaboration de la nouvelle politique extérieure du mouvement progressiste hongrois.